PREMIÈRE ANNÉE — N° 22

TOUS LES JEUDIS

Jeudi 8 Septembre 1908

16 PAGES

L'EPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —



MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT
Artiste Peintre.

I

L'ART DE DÉJEUNER A BON MARCHÉ

Dans une mansarde du cinquième d'une vieille maison du haut de Montmartre, habitent trois bohèmes dont l'association forme un trio des plus hétéroclites. Pour l'instant, le peintre pointillo-symboliste Athanase Grovert est sur le lit dans une posture qui ne laisse aucun doute sur son degré d'énergie.

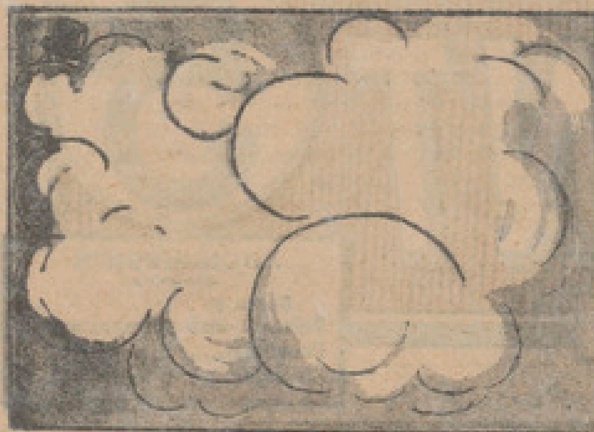
Benjamin Diapason, le talentueux musicien, piston solo et compositeur émérite, attend la venue de l'inspiration. Il s'est composé en vue de cette visite une pose négligée qui sied à merveille aux vrais artistes en général et à lui Benjamin Diapason en particulier.

Dans un coin, l'œil rêveur et perdu dans le vide, Jean Sonnet le poète élégiaque cherche une rime... Le silence le plus profond règne dans ce temple du travail et de l'art... Soudain midi sonne.

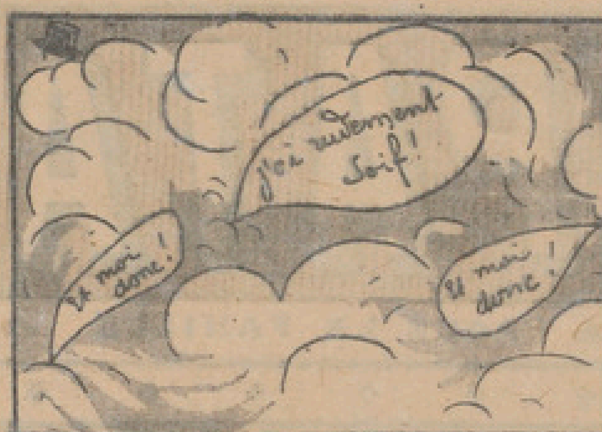
D'un bond, Grovert s'est dressé : « Amis, dit-il, l'exactitude est une vertu que je tiens de ma mère et dont je me fais gloire... Il est midi... Déjeunons ! » Et ce disant, il serre d'un cran la ceinture qui retenait son ample pantalon de velours.

(Voir la suite page 2.)

MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite.)*



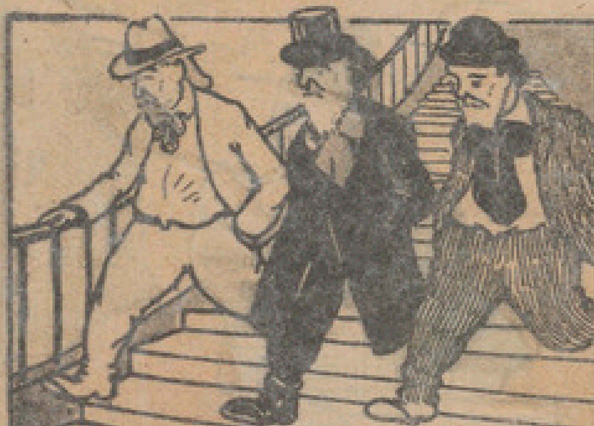
Ses deux compagnons l'imitèrent et, ayant ainsi à la fois ingurgité et digéré d'hypothétiques aliments, ils reprirent chacun leur position favorite, non sans avoir tiré de leurs poches de formidables bouffardes qu'ils allumèrent. Et bientôt, dans la mansarde, un nuage de fumée voila aux yeux des profanes ces travailleurs de l'art et du beau.



Aucune montre ne peut enregistrer le temps du Rêve et de la Pensée, aussi je ne puis affirmer combien de minutes ou combien d'heures les trois bohêmes restèrent ainsi séparés du reste des humains par un nuage symbolique. Une voix, cependant, s'éleva qui dit : « J'ai rudement soif ! » A quoi deux voix répondirent : « Et moi donc ! »



Athanase Grovert, s'étant levé, s'approcha de Benjamin Diapason et dit : « Combien reste-t-il en caisse ? .. » Sur quoi Diapason se leva et, ayant pris sur la table une boite, l'ouvrit et plongea jusqu'au fond un regard anxieux. « Il ne reste plus un rond, » fit-il d'une voix sépulcrale.



« C'est bien, fit Athanase Grovert, je m'en doutais... sortons... » Jean Sonnet, qui était demeuré dans sa pose hiératique durant ce court colloque, se leva à son tour et bientôt les trois amis dégringolaient les cent cinquante-trois marches qui les séparaient du niveau du sol.



Dehors, l'air frais leur fit du bien et déjà ils sentaient que leurs cerveaux engourdis reprenaient dans la caresse de la brise leur vigueur et leur lucidité. Comme ils passaient sur le trottoir, une cuisinière sortait de chez un charcutier.. Son énorme panier paraissait bourré de toutes sortes de provisions. A cette vue Athanase loucha...



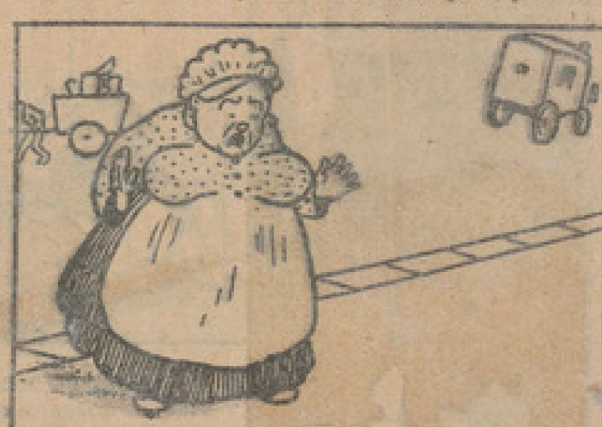
Sans rien dire à ses deux copains, il suivit la cuisinière qui semblait ployer sous le poids de son panier... Au bout de quelques minutes, Athanase s'approcha d'elle et poliment : « Pardon, madame, le charcutier de chez lequel vous venez vous fait dire de retourner vivement chez lui... Vous avez laissé une pièce d'or sur le comptoir, paraît-il. »



La bonne femme parut étonnée, mais comme Athanase proposait : « Si votre panier est trop lourd, laissez-le là sur le trottoir... je vous le garderai jusqu'à votre retour », elle accepta et se dirigea chez le charcutier rapidement.



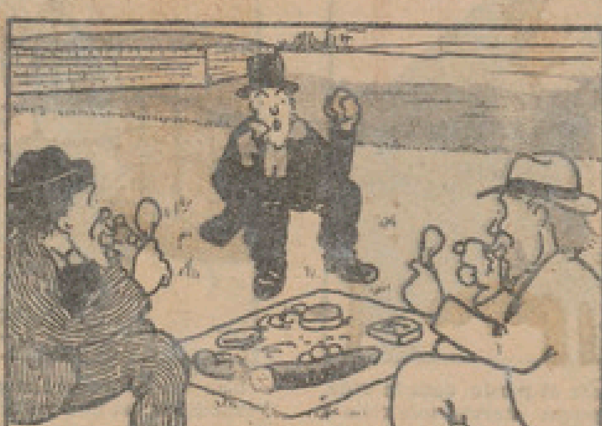
Prompt comme l'éclair, Athanase prit le panier à son bras et, ayant fait un signe aux deux copains, tous filèrent à toute allure. Ils prirent des rues désertes et bientôt, soufflant comme des phoques, ils s'arrêtèrent... « Halte ! » avait en effet commandé Athanase, en voyant qu'ils foulaient l'herbe anémique des fortifs.



Sur ces entrefaites, la cuisinière ressortait de chez le charcutier, ahurie, ne comprenant rien. Mais ce qu'elle comprit, c'est qu'arrivée à l'endroit où elle avait laissé son panier, elle ne trouva plus ni l'obligeant jeune homme qui lui proposa de garder son panier, ni le panier lui-même. Comme il ne faisait pas assez chaud pour qu'ils se fussent évaporés l'un et l'autre, elle pensa avec justesse qu'elle avait été victime d'un filou.



Les trois amis assis autour du panier, Athanase parla : « Le ciel, sous la forme épaisse d'une cuisinière, nous envoie sa manne salutaire... Louons-le et faisons l'inventaire. » Le panier ouvert livra aussitôt aux chenapans la vue des trésors comestibles...



La misère tombant sur les pauvres n'est rien au prix de nos bohêmes tombant sur le panier... En moins de temps qu'il n'en faut à Rostand pour faire *Chanteclair*, tout le contenu du panier avait été ingurgité par trois formidables estomacs...



Après quoi nos gaillards s'étendirent tranquillement sur l'herbe et bientôt ronflèrent comme des tuyaux de courses. Si vous le permettez nous allons les laisser dormir en paix, ils ont bien gagné ce repos !...

(A suivre.)

Aux Prises avec un Serpent à Sonnettes

Pendant l'été de 1902, j'habitais à Penboka (Amérique). Ayant peu d'amis, les dimanches me semblaient tristes. Aussi me décidai-je un jour à aller me promener jusqu'à la rivière Trenty. Je me levai de bonne heure ce matin-là, et attelai mon cheval à mon dog-cart. Il était sept heures. Le soleil était déjà chaud à cette heure matinale, je suivis donc de préférence les sentiers ombragés.

Je m'arrêtai au bord de la rivière, je sortis mes lignes que j'avais apporté avec moi et commençais à pêcher. Je n'eus pas beaucoup de chance. Bientôt je commençais à me sentir accablé par la chaleur, et je me mis à la recherche d'un coin ombragé dans l'espoir de



trouver parmi quelques rochers une place où je pourrais dormir tranquillement pendant une heure ou deux.

Le choix fut assez difficile. Enfin je me décidai pour un bouquet d'arbres et sous l'ombre d'un gros chêne je ne tardai pas à m'endormir.

Combien de temps dura ce sommeil? Je ne saurais le dire ; mais je fus réveillé tout à coup par l'étrange appréhension d'un danger.

Regardant immédiatement autour de moi, je vis un énorme serpent à sonnettes. Je sursautai d'abord violemment, puis il me vint de suite à l'esprit qu'au moindre mouvement la bête venimeuse sauterait sur moi et que je deviendrais alors fatalement victime du reptile dont la morsure était mortelle.

Ne pouvant compter sur aucun secours, je me décidai à rester immobile, espérant que le serpent se fatiguerait de sa position et s'en irait plus loin, et qu'il me serait alors possible de me sauver en toute sécurité.

Mes prévisions furent mises en défaut, car au bout d'une demi-heure de la plus angoissante attente, le reptile que j'observai à travers mes paupières à demi baissées ne paraissait nullement décidé à s'en aller, il semblait même plutôt disposé à m'épier, à m'examiner. Tout à coup, relevant la tête, il glissa vers moi.

Je n'oublierai jamais l'horreur de ce moment, je songeai que mon heure était venue, mais je ne bougeai pas davantage ; peut-être étais-je paralysé par la peur au point de ne pouvoir le faire, je n'en sais rien. J'étais là, étendu, une sueur froide mouillait mon front ; néanmoins, j'espérais que la hideuse créature après m'avoir inspecté disparaîtrait.

Là encore mes espérances furent vaines, car, le serpent à sonnettes, s'approchant de plus en plus près, ne s'arrêta qu'à quelques centimètres de mon visage. Puis, incertain comme s'il ne savait que faire, il s'étendit sur ma poitrine et me fixa pendant cinq minutes.

En moi-même, je priai pour ma délivrance, quand, soudain, il recommença à ramper doucement. Comme je ne bougeai pas, il s'arma de courage, et, s'approcha de ma figure. Une fois encore, je crus venue l'heure suprême.

Pendant ce temps, le serpent s'enhardit et s'approcha plus près encore. Malgré ma terreur, je me raidis, contraignant mes muscles mêmes à la plus entière rigidité, me rendant bien compte qu'un simple tressaillement effraierait l'animal, qui me mordrait sans aucun doute.

Mon agonie mentale fut intense, mais je parvins à garder la plus complète immobilité. De plus en plus près, le reptile s'avança, véritable mort rampante, quand, avec un frisson d'épouvante, je sentis son dard me caresser le front.

Jamais je n'avais fait l'expérience de cette sensation, et, j'espère bien que je ne la ferai plus jamais. Une sueur d'épouvante inonda mon visage, et le serpent se mit à la boire goulûment. Mes muscles étaient rigides comme du fer et je crois que je n'aurais pas pu bouger si je l'avais voulu. Et, pendant tout ce temps, ma tête éclatait sous la sensation indescriptible causée par la langue du monstre venimeux aussi douce que le plus riche velours.

Dans la position où j'étais avec l'horrible créature contre moi, je pouvais voir ses crochets aussi nettement que s'ils avaient été grossis trois fois par une loupe, et je calculais tristement combien de temps je pourrais résister encore.

Il s'arrêta enfin, s'écarta un peu, espérant qu'il s'en était allé pour tout de bon. Je me risquai à jeter un coup d'œil, non sans difficulté, car mes yeux me piquaient horriblement. Mais, à peine avais-je entrouvert la paupière que le serpent revint sur moi de nouveau et recommença son manège. Peu après il s'arrêta et cette fois je pensai bien qu'il allait se retirer tout à fait. Aussi je fis attention de ne pas bouger un muscle. Mon bras étant allongé, le reptile rampa jusqu'à ma main et, pensant probablement que mes doigts formeraient un assez bon oreiller, il posa sa tête dans le creux de ma main. Il y avait bien dix minutes qu'il y était, quand, étant parvenu à dominer mes nerfs, encore



une fois je commençai à examiner de quelle façon je pourrais bien me tirer de là sans morsure.

Le serpent ayant sa tête contre mon pouce et mon index, je décidai de le saisir vivement par le cou et de l'étrangler. Faisant appel à tout mon courage, je fermai la main et le saisis exactement comme je l'avais décidé, tout à fait derrière la tête. Il ne bougea pas pendant une bonne demi-minute. Je pensais avoir remporté une victoire facile, mais mes espérances s'évanouirent bientôt, car le serpent commença à remuer, se tordant et se débattant avec violence.

Je serrai toujours avec désespoir, avec



rage, car ma vie était le prix de ce combat ; cependant j'avais à soutenir un rude assaut et je sentais mes forces diminuer peu à peu.

A un moment, le serpent parvint à enrouler sa queue autour de mon bras, qu'il secoua furieusement. Je compris aussitôt que si je ne parvenais pas à me débarrasser de mon ennemi au plus vite, j'allais infailliblement tomber à sa merci. Maintenant toujours la tête du reptile de la main droite, serrée entre



le pouce et l'index, j'essayai de saisir de la main gauche et de la même manière l'affreux reptile, espérant plus facilement pouvoir saisir mon couteau et trancher la tête de mon ennemi.

Ceci n'était pas facile, puisque d'une main je tenais la tête et que j'avais l'autre bras immobilisé par la queue du serpent.

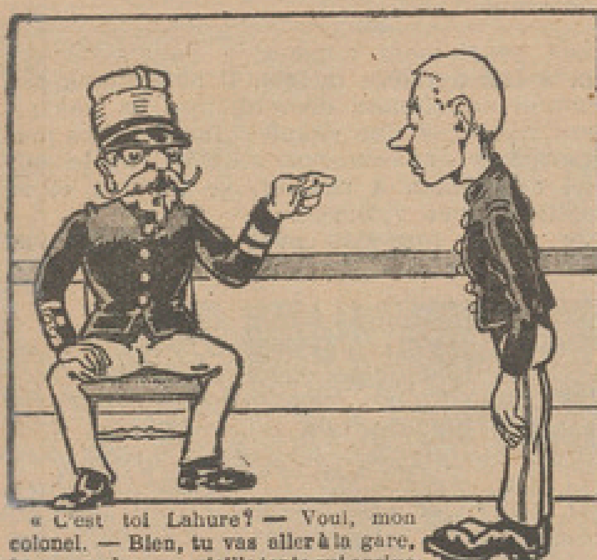
Enfin, après bien des tentatives inutiles, je finis par y parvenir.

En un clin d'œil je coupai la tête de mon terrible ennemi.

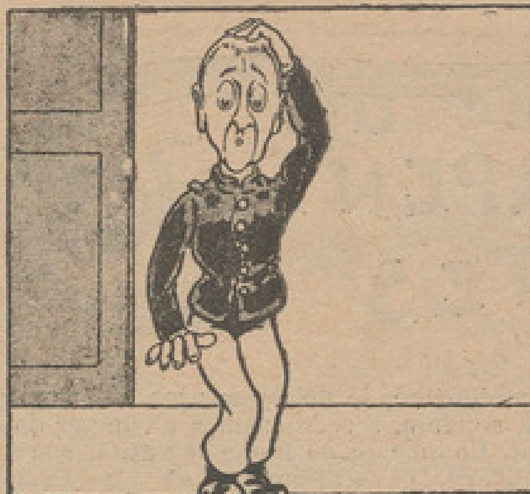
Je n'ai jamais entendu dire que la même aventure fût arrivée à une autre personne et souhaite sincèrement que pareille chose ne se représente jamais, car les horribles sensations, les minutes d'angoisse passées pendant le moment où je fus aux prises avec le reptile surpassent tout ce que l'on peut endurer et ce que peut supposer l'imagination.

FORTUNIO.

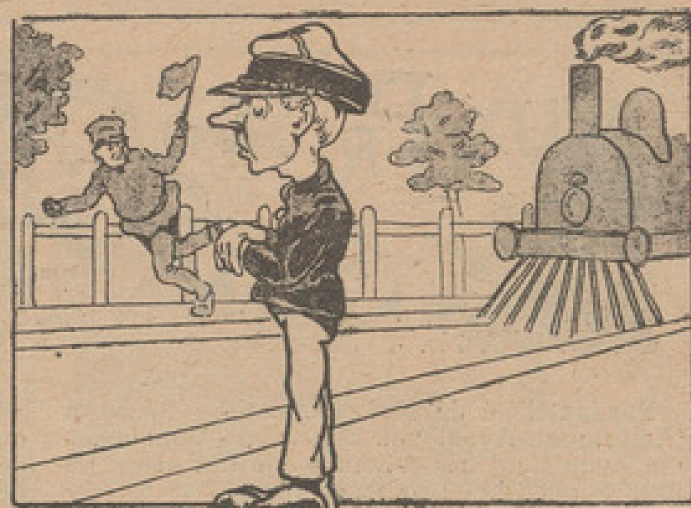
LA TENTE DU COLONEL



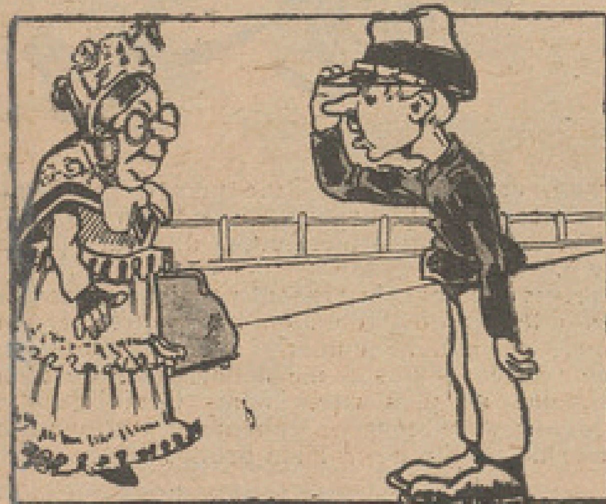
« C'est toi Lahure? — Voui, mon colonel. — Bien, tu vas aller à la gare, tu y prendras ma vieille tente qui arrive d'Afrique, tu l'amèneras ici, puis après l'avoir fait sécher un peu, tu la mettras, en attendant que je vienne, dans e cabanon aux singes. Rompez! »



« En n'a-t y des idées biscornues, c'pauvre colon, v'loir enfermer sa tante avec les singes! Y a pas tous les ceuss qui r'viennent d'Afrique, ma parole, y sont un peu fous. »



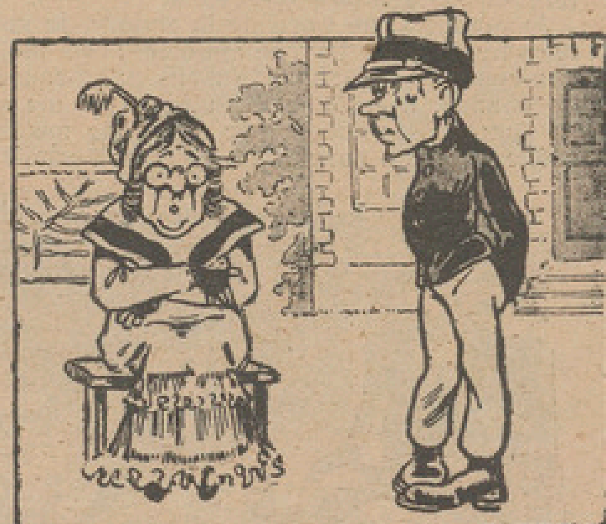
« Maintenant, comment tu vas faire, mon pauvre Lahure, pour la reconnaître. sa vieille tante au colon : tu l'as jamais vue? Mais v'là le train, ouvrons l'œil. »



« Ça doit être elle? — Pardon, madame! n' seriez-vous pas la tante du colonel? — Oui, mon garçon. — Ah! ben alorss, j'sons venu vous chercher .»



« Ah! on voit bien, militaire, que vous avez de bonnes jambes, vous marchez comme un enragé. »



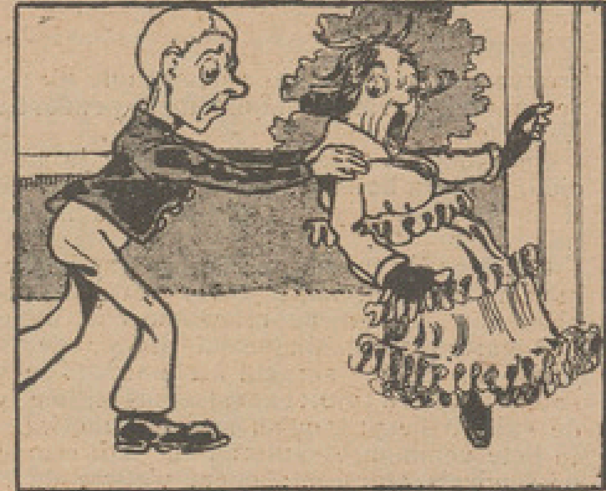
« Mon Dieu! Mon Dieu! j'suis tout en sueur. — Asseyez-vous là, l'colonel y m'a dit : « Quand ma tante sera arrivée tu la feras un peu sécher au soleil. »



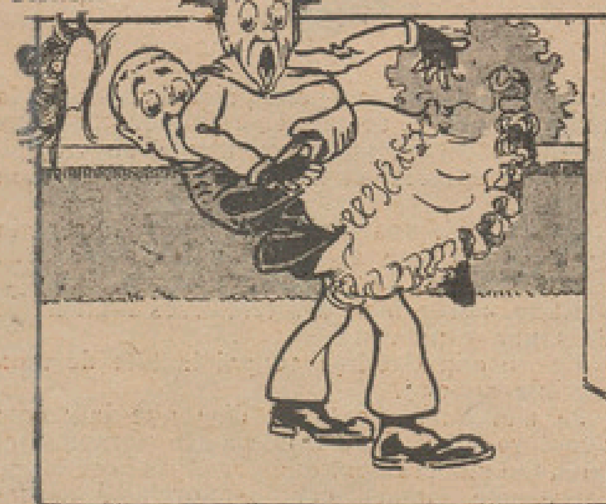
« Si vous êtes sec, faudrait vous en aller au c banon, s'pas? Ordre du colonel! — Drôles d'idées, mon neveu. — Vous l'avez dis la petite mère, des drôles d'idées... »



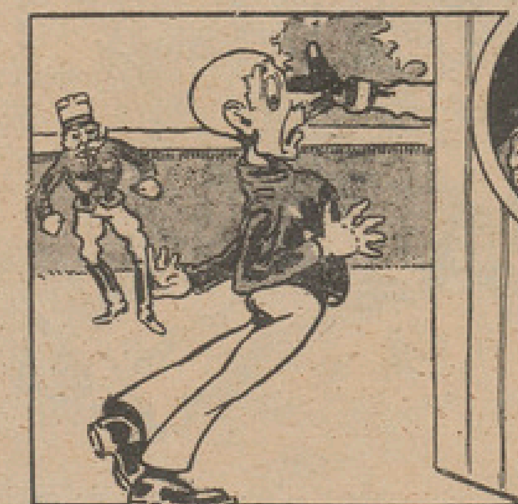
« Qu'est-ce que ces horreurs? Mais vous êtes fou, mon garçon, où me conduisez-vous donc?... »



« Y a pas, faut entrer, la consigne, moi j'connais que ça. — Moi, entrer avec ces singes? mais vous n'y pensez pas? »

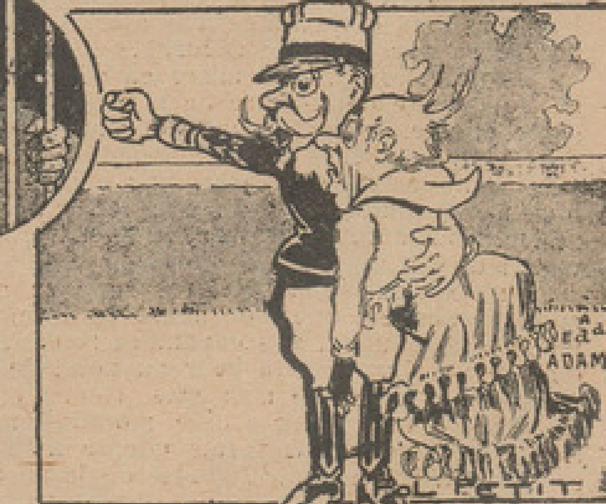


« Puisque j'vous dis : ordre du colonel. Si v'lez pas entrer, j'vas vous y porter moi. Ah! bon Dieu, v'là ses cheveux qui tombent, j'peux dire qu'j'ai jamais vu des cheveux pareils. — Au secours! A moi! »





« *Pan! Pan!* — Aïe! Bon Dieu, c'qu'elle tape dur Ah! si c'était pas la galanterie des militaires, j'y mettrais un sacré marron; y a pas, c'est des fois pénible d'être sous l'uniforme. Qui c'est, tonnerre de Brest? — Fiche-moi l'camp, triple crétin. » Lahure ne se le fait pas dire deux fois, il disparaît tel un dard, tandis..



... que la vieille tombe dans les bras du colonel son neveu. Un malencontreux hasard avait voulu que le même jour arrivaient à X... et la tente, toile du colonel, et sa tante, sœur de sa mère. De là, la regrettable confusion du pauvre Lahure, qui s'en est tiré avec trois jours de prison, à l'œil, bien entendu.



GRAND ROMAN D'AVENTURES INEDIT

Par DANIEL HERVEY

XV

(Suite.)

— Vous n'avez pas idée!... Des vers blancs, qu'ils ramassent dans l'aubier des arbres! Des vilaines bêtes pire que des chenilles, qui bavent et se tortillent! V'la ma casserole déshonorée! Qu'elle empeste d'une odeur de je ne sais quoi de vernis à meubles et de semelles de bottes! Non, mais, je me retiens de taper dessus! Ces maudits moricauds, ça ne respecte rien!

Le gong sonnait, appelant les hommes au repas.

— Allez, allez manger vos ignominies! proféra Victor avec dédain.

Et il emplit sa casserole de sable pour la fourbir énergiquement.

Vers midi, l'on s'était arrêté pour la sieste. L'étape avait été particulièrement rude. Dans le silence impressionnant de cette forêt inexplorée, où le jour pénétrait glauque et vert au travers de la densité des feuillages ainsi que dans un aquarium, chacun s'était profondément assoupi, dans l'accablement d'une fatigue qui courbaturait les corps.

Et, peu à peu, pendant que toute la caravane dormait, les bois s'animaient mystérieusement; un singulier, invisible, presque imperceptible investissement se faisait.

C'étaient de petits craquements, de légers bruissements, un froissement continu indicible, inexplicable, dans tout ce qui environnait la clairière obtenue à coups de hache pour le repos de la caravane.

Evidemment, des personnages que l'on n'apercevait point encore et qui se dissimulaient adroitement approchaient graduellement, avec précaution, intrigués par la présence de ces nouveaux hôtes, et venaient les espionner, à l'abri des lianes, des troncs et des bouquets de larges feuilles, barrant comme d'un mur de verdure l'horizon resserré.

Où étaient-ils, ces curieux? Quelles intentions bonnes ou mauvaises les animaient? Quels visages horribles ou originaux allaient-ils surgir? Se contenteraient-ils de contempler les blancs, les nègres étrangers, et disparaîtraient-ils silencieusement? Ou bien le terrible cri de guerre allait-il de nouveau faire retentir les échos, et la tragique boucherie allait-elle recommencer?

Et comment la caravane s'oubliait-elle ainsi, dans une sécurité si imprudente, tandis que le danger s'amoncelait autour d'elle, à son insu?

Sans s'éveiller, Pitache fit entendre un soupir, se tourna, et, les yeux toujours fermés, enleva machinalement la moustiquaire dont les blancs avaient la prudence de s'envelopper durant les siestes dans les forêts où les dangereux moustiques abondaient.

Sans doute, sa figure à découvert intrigua particulièrement les êtres qui faisaient le gué sur les feuilles, car le remue-ménage s'accentua de ce côté, les branches s'agitèrent... Certainement de nombreux espions se penchaient pour considérer ce blanc barbu...

Soudain, quelque chose tomba à terre... quelque chose de gros, de mou, de sombre... de poilu... qui, tout courbé, avec un déhanchement bizarre, sans bruit, s'approcha de Pitache et s'empara de la moustiquaire et du casque de liège du voyageur.

Et, l'individu, se redressant, montra le visage grimaçant d'un énorme singe aux yeux mobiles et intelligents, aux larges mains imberbes, au front coiffé d'une raie dans le poil luisant et lisse retombait comme une chevelure humaine de chaque côté de la figure.

Maintenant, partout, sur les arbres et derrière les buissons, d'autres têtes simiesques apparaissaient, imitant la hardiesse du chef.

Un instant de plus, et l'armée des singes allait envahir la clairière.

Pitache ouvrit les yeux, se dressa, et apercevant le singe qui le regardait d'yeux féroces, il s'empara de son revolver et fit feu, presque à bout portant.

Un hurlement tout à fait humain retentit, et la bête blessée s'enfuit, tandis qu'une effrayante clameur s'élevait, emplissant de terreur tout le personnel de la caravane qui bondit sur ses pieds et s'arma à la hâte.

— Bon sang de bon sort! s'écria Collin, où sont-ils ces gueux de sauvages?

Pitache désigna les arbres.

— Là! tout autour, partout!...

— Les singes, les singes! s'exclamaient les noirs.

Durlot hocha la tête avec contrariété.

— Vous avez mal fait de tirer sur cet animal, docteur, nous aurons bien du mal à nous défaire de la bande!...

En effet, déjà les bêtes reparaissaient et une grêle de noix de cocos, de pierres, de branches mortes lancées furieusement du haut des arbres s'abattait sur la caravane, blessant et contusionnant grièvement les nègres qui glapisssaient lamentablement.

— Ne tirez pas! cria Camille Sol, comme plusieurs Somalis visaient les singes de leurs carabines. Laissez-moi faire, je sais comment les apaiser!

Et, ainsi qu'elle avait vu agir dans l'Inde, en pareille occurence, elle se drapa rapidement dans une grande pièce d'étoffe blanche et, s'élançant au milieu de la clairière, elle se mit à danser, à tournoyer en faisant virevolter autour d'elle les pans de son voile.

Surpris et très vite intéressés, les singes laissèrent tomber les projectiles dont ils étaient armés, oubliant instantanément leur colère et leurs projets de vengeance.

— Allez, dit Camille. Eloignez-vous sans tarder, car les hostilités pourraient recommencer... Moi, je n'ai rien à craindre et je vous rejoindrai bientôt.

On lui obéit avec empressement et la caravane reprit sa marche sans éveiller la curiosité des singes absolument captivés par le spectacle qui leur était offert. Ils exprimaient leur joie par une série de gestes et de gloussements des plus comiques.

Lorsque le dernier des porteurs eut disparu, Camille ralentit ses évolutions; puis, se rapprochant du corps du singe tué par Pitache, elle le couvrit soudain de son voile et s'éloigna d'un pas tranquille, sans être inquiétée par les camarades du mort violemment intrigués et demeurant tous les yeux fixés sur le cadavre, caché sous son linceul improvisé.

Durant le jour qui suivit cette aventure, la marche dans la forêt devint de plus en plus pénible.

— Dans quel sale patelin nous mènes-tu donc? s'écriait Collin qui marchait en tête, aux côtés du guide John.

Celui-ci souriait.

— Patience, monsieur Blanc, toi bientôt trouver route meilleure.

Mais, au contraire, les difficultés croissaient à mesure que l'on avançait. Le terrain était mou, marécageux, semé d'immenses racines entrecroisées sur lesquelles on trébuchait et qui retenaient les pieds des porteurs comme autant de pièges.

— Quelle chaleur lourde! gémit Pitache qui ruisselait.

Les moustiques pullulaient, et sans cesse l'on voyait passer entre les troncs de gros serpents aux écailles métalliques.

Enfin, les nègres épuisés demandèrent grâce; ils enfonçaient parfois jusqu'aux genoux dans la boue gluante du sol, ou bien leurs pieds nus se déchiraient aux branches rampantes du touga, le plus redouté des arbrisseaux africains, dont l'écorce est semée d'épines cruelles et vénéneuses.

— Maître!... nous trop fatigués pour avancer plus loin aujourd'hui!

Le visage de Vallençais exprimait une vive contrariété.

— Impossible de camper dans un pareil endroit!... Demain matin, la moitié d'entre nous seraient mourants de fièvre.

Et, comme le guide approchait, il l'interpella vivement :

— Dans quel bourbier nous as-tu conduit?

John gardait toute son assurance.

— Pas pouvoir éviter marais... Partout tu le trouveras avant grande montagne là-bas... Mais, aie un peu courage, moi avoir pris par l'endroit le plus court... Si toi et chef Garino vouloir venir, moi montrer que bientôt route devenir bonne.

Le révérend Jameson s'avança.

— Je suis à votre disposition, monsieur Vallençais, pour vous accompagner dans cette reconnaissance.

Harley jeta un coup d'œil sur sa troupe à bout de forces.

— Eh bien, oui, pendant que ces hommes souffleront, nous allons chercher un lieu de campement et déterminer la route la plus courte pour s'y rendre.

Et les trois hommes, sous la conduite du nègre, reprirent leur marche en avant.

Une demi-heure plus tard, ils parvenaient à un immense espace découvert, l'épaisse forêt cédant tout à coup la place à une plaine dénudée sur laquelle croissait un gazon fourni d'un magnifique vert d'émeraude. A quelque distance, l'on apercevait la nappe brillante d'un petit lac.

— Voici, s'écria John d'un accent de triomphe. Belle prairie, bonne eau pour porteurs fatigués!

Harley considérait le paysage avec étonnement.

— Je n'ai jamais vu en ce pays une verdure aussi éclatante!

Ils arrivaient à la limite des palétuviers qui se dressaient au-dessus de la prairie placée très en contrebas.

Et, comme Harley se penchait en équilibre sur une énorme racine, le nègre John eut soudain un rire sinistre.

— Prendre garde, maître!... toi, tomber!

En même temps, d'une violente poussée, le traître précipitait le malheureux Vallençais dans le vide!...

Garino s'élança.

— Que fais-tu, misérable?

Mais, des événements étranges se passaient. Le révérend Jameson, levant tout à coup sa carabine, frappait le Levantin de sa crosse.

— Va rejoindre ton patron, imbécile ! s'écria-t-il en ricanant, tandis que Garino dégringolait à son tour en gémissant, du haut de l'espèce de berge que formaient des racines emmêlées des palétuviers.

Et, chose stupéfiante, sous le poids de Vallençais et sous celui de Garino, le luxuriant gazon s'était ouvert, les jambes, le corps des deux hommes s'enfonçait dans une boue liquide !... dans l'immense marécage qu'était en réalité cette séduisante et fausse prairie !....

Le révérend Jameson se penchait au-dessus de ses victimes qui s'enlisaient rapidement.

— M. Harley de Vallençais ! s'écria-t-il d'un ton d'épouvantable raillerie, permettez-moi, avant de prendre congé de vous, de vous annoncer une nouvelle qui vous fera plaisir, quoique, sans doute, pour un temps très court. Lord Arlson, Carlston, votre oncle, vient de mourir, vous faisant son unique héritier, ou, à défaut de vous, si l'expédition que vous avez entreprise vous était funeste, instituant pour son légataire universel votre cousin Charles Trafford !...

Les yeux dilatés, Harley contemplait la face du faux pasteur, frappé par un subit ressouvenir.

— Le Belge du paquebot !... l'assassin !...

L'autre salua sardoniquement, se présentant :

— Wector Calwers, ou William Smith, principal agent de la célèbre maison de police privée Croockes et Bloomfield de Londres !... lequel, par malheur pour vous, monsieur le marquis, s'est trouvé dans la nécessité professionnelle de soutenir des intérêts contraires aux vôtres, et que vous avez obligé à un voyage réellement sans agrément sur cette maudite terre africaine...

— Où tu laisseras tes os, gredin ! clama soudain une voix tonnante derrière lui.

Et, deux coups de feu successifs rententirent, abattant l'un après l'autre l'Anglais et le nègre, qui tombèrent en poussant un cri d'angoisse.

Victor Collin, — car, c'était lui qui, inquiet pour son chef, l'avait suivi en cachette et survenait ainsi à cette minute tragique, — Victor Collin ne s'attarda pas à examiner ses victimes, il bondit aussitôt au secours de Vallençais.

— Ah ! bon sang de bon sort ! j'arrive à temps ! s'exclama-t-il, la voix altérée par l'émotion.

Sans un mouvement, pour ne pas hâter son enlisement par des gestes inutiles, Vallençais, les bras étendus, pâle, les traits contractés, avait déjà le corps disparu jusqu'aux aisselles.

— Brave Victor ! murmura-t-il avec un sourire. Pas d'imprudences, surtout !... N'essaie pas de me rejoindre, tu te perdrais aussi.

Plus loin, Garino, cramponné à une racine, sanglotait, la tête perdue.

— Au secours, sauvez-moi !... Au nom du ciel, ayez pitié !... A moi ! oh ! à moi !...

Agile et fort, le jeune marin s'était suspendu à une grosse branche et, son poids l'ayant rompue, il la lança à Vallençais.

— Appuyez-vous dessus, cela vous soutiendra jusqu'à ce que j'en apporte une autre plus longue.

Quelques minutes plus tard, il traînait un tronc suffisamment solide pour que Harley s'y accrochât ; et Victor le hâlait jusqu'au bord.

Remonter à l'aide des racines de palétuvier ne fut qu'un jeu pour l'ancien officier de marine.

Garino hurlait toujours, sentant la mort le gagner.

Livide, les yeux épouvantés, il se tordait, s'enfonçait rapidement.

— Sauvez-moi !... Ne me laissez pas mourir !... Oh ! pitié ! pitié !

Victor Collin eut un grand geste.

— Ma foi, capitaine, ce ne serait que de la mauvaise graine de moins !... tout ça s'entendait pour nous trahir !...

Harley, les yeux étrangement luisants, se penchait au-dessus du malheureux.

— Avoue ! cria-t-il, la voix stridente. Avoue que tu étais l'agent de cet homme ?

L'autre n'eut pas la force de nier. Il murmura faiblement :

— Je ne voulais plus votre perte... et vous voyez, il s'est vengé... oh ! pardonnez-moi !... grâce !...

Vallençais le contempla longuement, l'œil dur ; puis, soudain, il se redressa.

— Victor, la perche !... On ne peut pas laisser mourir un homme comme cela !

Le jeune marin obéit sans mot dire, ému malgré lui par l'agonie du Levantin.

Mais, égaré, affaibli, Garino ne parvenait pas à s'attacher solidement au tronc qu'on lui présentait. Harley dut s'avancer dans un périlleux équilibre, sur l'extrémité des racines, pour saisir les vêtements du malheureux et le hisser en lieu sûr, puissamment aidé par Collin.

— Eh bien ! vrai, sa peau ne valait pas un tel travail ! grommela Victor en essuyant la sueur qui baignait son visage.

Et tandis que Vallençais frictionnait activement Garino décidément évanoui, le marin s'en fut rechercher ceux qui étaient tombés sous ses balles.

Il revint peu après.

— Capitaine, voilà qui n'est pas ordinaire !... Le nègre est bien mort, mais le révérend n'y est plus !... Il paraît que je ne l'avais pas sérieusement touché, et il s'est donné de l'air !...

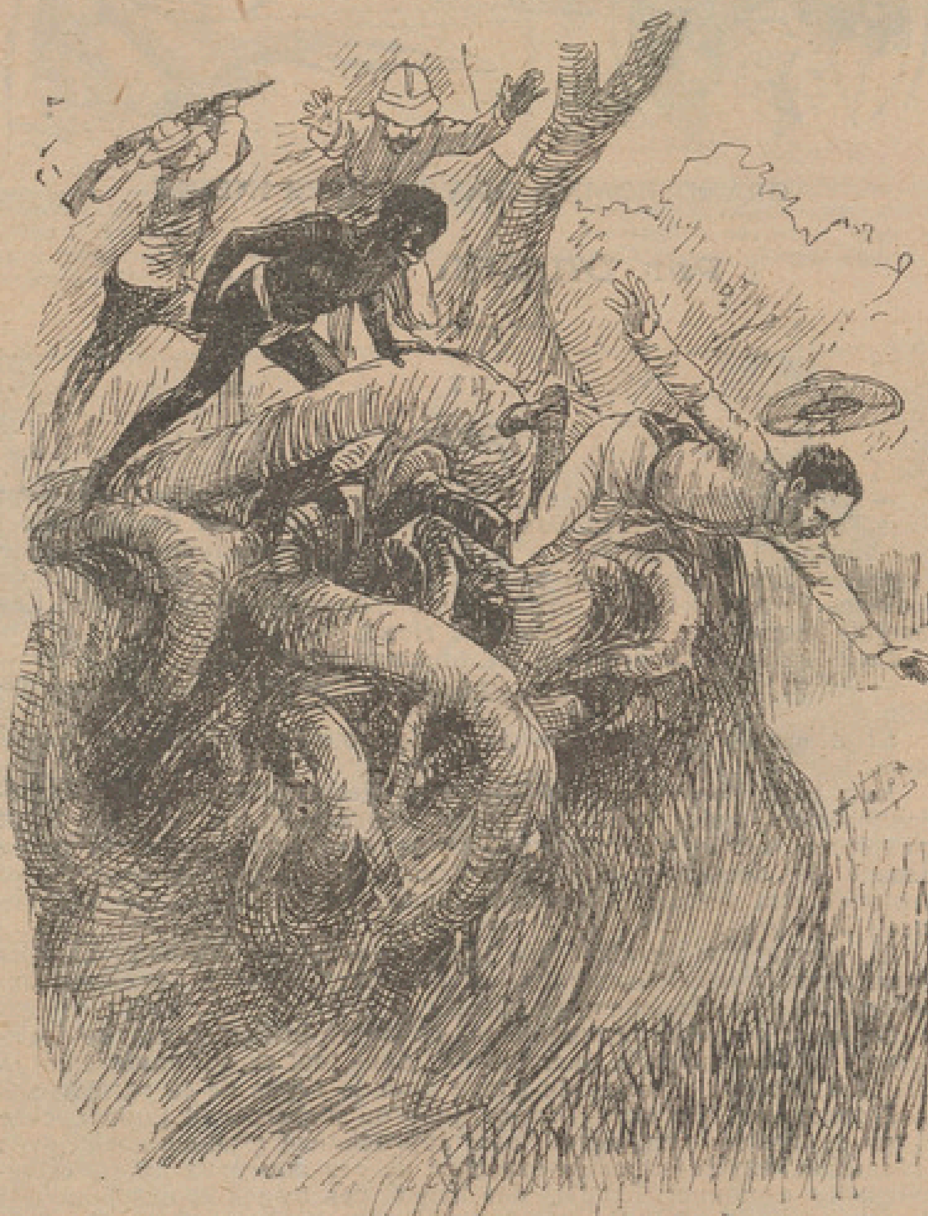
Garino revenait à lui. D'un geste fervent, il saisit les mains de Vallençais et les baisa.

— Merci ! fit-il d'une voix étouffée. Vous m'avez sauvé, moi qui vous trahissais !... Mais, maintenant, je suis à vous, oh ! je vous le jure !.... je vous dirai tout... je vous défendrai !... Oh ! croyez-moi, rien désormais ne me ferait agir contre vous !

Vallençais desserra son étreinte.

— Je vous crois, dit-il, froidement. Seulement, je crains que nous ne périssions tous dans ce lieu maudit... à moins que vous ne connaissiez la bonne route.

Garino secoua la tête avec désespoir.



d'une violente poussée, le traître précipitait le malheureux Vallençais dans le vide.

— Non !... dernièrement, j'avais refusé d'obéir à M. Calwers, il se méfiait de moi... j'ignorais absolument ses desseins.

Mais Collin eut une exclamation confiante :

— Bah ! capitaine, nous finirons bien par retrouver le vrai chemin !...

XVI

AU PAYS DE L'IVOIRE

La semaine qui suivit fut la plus sombre, la plus doulôureuse, la plus angoissante que l'expédition eût encore eu à subir.

Revenant péniblement sur ses pas, la caravane sortit de la forêt marécageuse pour se trouver en face d'une chaîne de montagnes aux pentes abruptes, qu'il fallait gravir dans un péril incessant et une indescriptible fatigue.

Peu de nourriture, un labeur écrasant, des maladies, des accidents, la perte des derniers animaux aidant au transport des charges furent le bilan de cette triste période.

Enfin, un matin, le soleil se leva sur la vue d'une pente relativement aisée à descendre, aboutissant à une plaine fertile où des traces de culture apparaissaient.

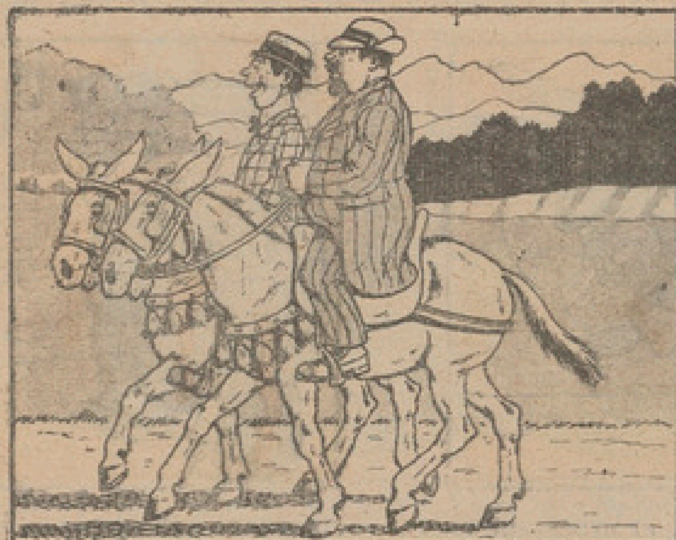
— Çà, et là, sur les petites collines boisées ou au bord des ruisseaux, l'on distinguait des habitations de pisé rougeâtres comme le sol, et non plus la hutte des populations quasi-sauvages.

Harley désigna l'horizon avec un soupir de soulagement.

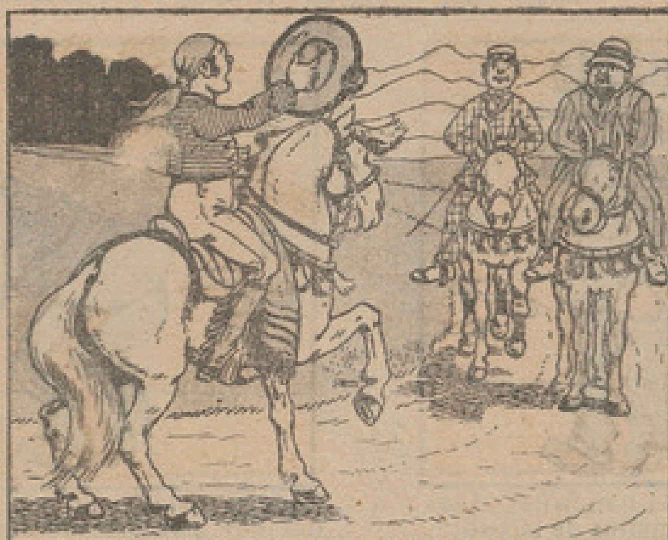
— Nous voici parvenus au but de notre voyage... Au sultanat de l'Ouran, le pays de l'ivoire.

(A suivre.) DANIEL HERVEY.

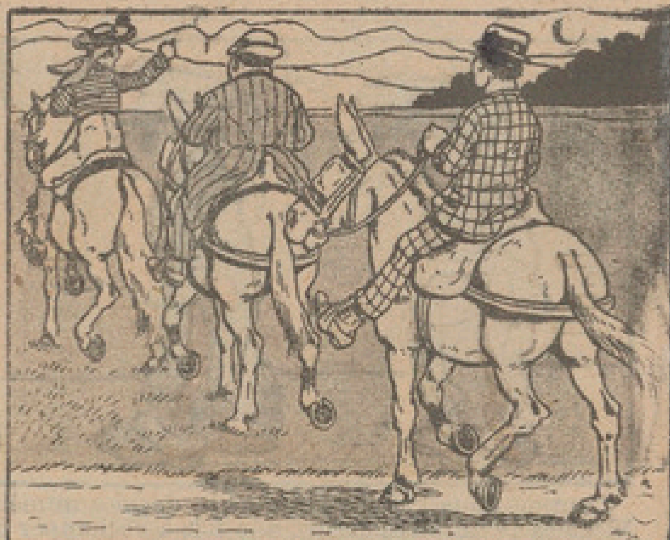
LE VOYAGE EN ESPAGNE



Nénuphar est allé faire un voyage en Andalousie accompagné de son ami Anatole. Montés sur des mulets, les deux touristes excursionnent dans la campagne, le pays est splendide, la campagne ravissante.



Ils font la rencontre d'un superbe cavalier et lient conversation avec lui ; ils lui expliquent qu'ils sont de fervents admirateurs de la vieille Espagne et qu'ils sont enchantés de voyager dans ce magnifique pays.



« Caballeros, leur dit l'Hidalgo, j'éprouve la plus grande sympathie pour vous et me mets à votre disposition pour vous faire voir une de nos curiosités locales. » Les deux voyageurs acceptent et ils suivent leur guide qui prend à travers champs.



L'Hidalgo leur raconte que les routes sont peu sûres. « Pas possible, s'écrie Nénuphar, je me serais plutôt méfié de l'hôtel où nous sommes descendus en ville, aussi j'ai pris sur moi tout mon argent. »



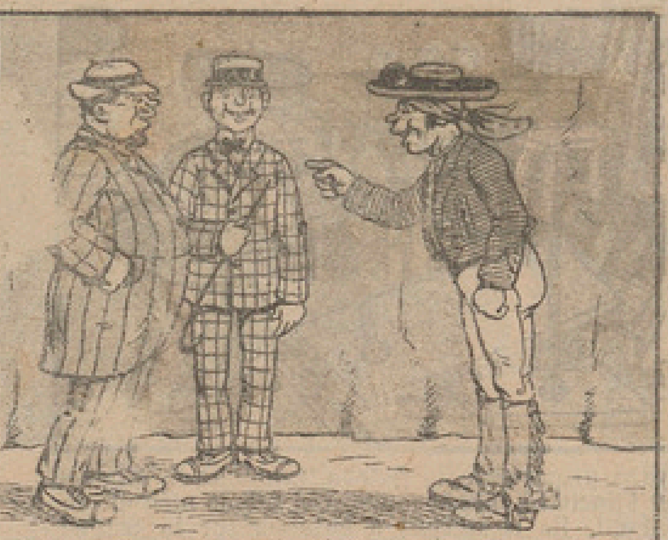
Les trois compagnons marchent toujours, le pays devient sauvage, plus de végétation, l'Hidalgo leur fait prendre un étroit sentier rocailleux.



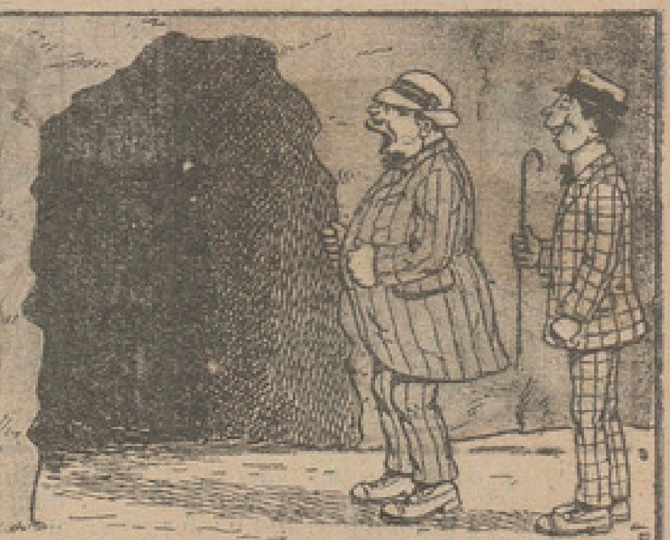
Le sentier grimpe de plus en plus. Au bout d'une demi-heure d'ascension. .



... les voyageurs arrivent devant une caverne. « Nous y voici, leur dit l'Espagnol, Vos Seigneureries peuvent mettre pied à terre. » Nénuphar et Anatole s'empressent de descendre et attachent leurs montures à un pieu.



« Maintenant, nobles Caballeros, ajoute l'Hidalgo, veuillez avoir l'extrême obligeance de vous avancer devant la porte de la caverne et de crier bien fort. »



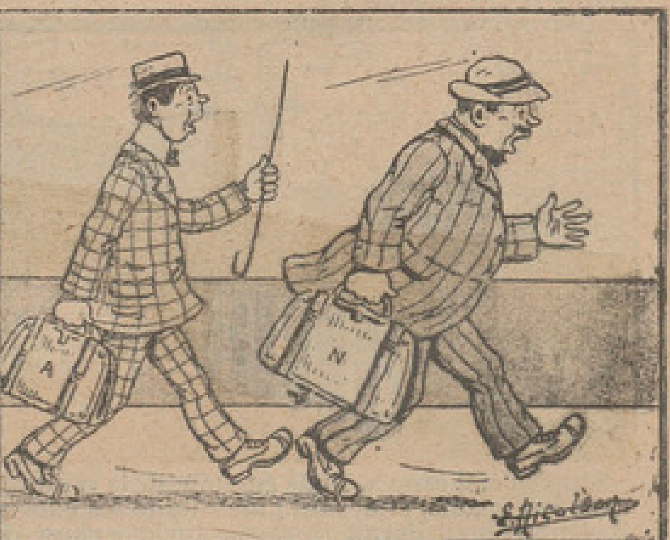
Nenuphar, croyant à quelque écho, s'avance, suivi d'Anatole. « Ohé ! Ohé ! » crie-t-il d'une voix de stentor. Aussitôt, les deux amis entendent résonner des pas rapides et nombreux...



... et quatre hommes armés jusqu'aux dents apparaissent à leurs yeux stupéfaits. Absolument ahuris par cette apparition inattendue, ils se demandent s'ils ne rêvent pas et se tournent vers l'Hidalgo qui les a amenés en cet endroit, afin d'avoir une explication.

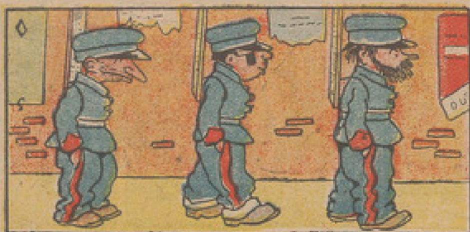


« Nobles étrangers, leur dit ce dernier, permettez-moi de me présenter d'une manière plus complète que je ne l'ai fait jusqu'ici : vous avez devant vous le célèbre Caramba de la Sierra, un fameux brigand, tout ce qu'il y a de plus authentique, qui se contentera simplement de l'argent que vous avez sur vous et qui espère que vous garderez un bon souvenir de la surprise qu'il vous avait ménagée. »

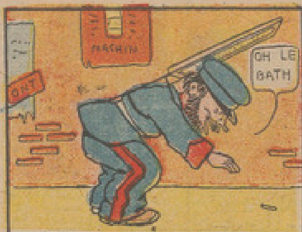


Nénuphar et Anatole sont rentrés à la ville, les poches vides, et ils vont prendre le premier train pour rentrer chez eux, car ils sont dégoûtés de la vieille Espagne couleur locale et, de plus, ils ont la frousse.

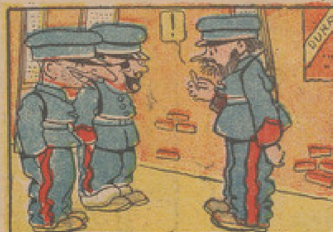
LA BANDE DES PIEDS NICKELES, OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD *(Suite.)*



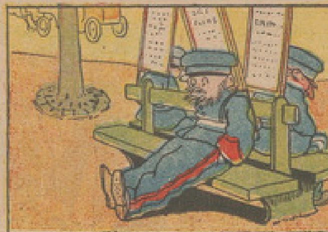
Comme nous l'avons vu dans le dernier numéro, la bande des Pieds Nickelés avait réussi encore une fois à s'échapper des mains de la police. Mais, malheureusement, le coup prémédité par les trois amis ayant échoué, ils n'avaient tiré aucun bénéfice de leur expédition. Sans le sou et n'ayant pas mangé depuis deux jours, Croquignol, Ribouldingue et Filochard en furent réduits à se faire *hommes-sandwichs* pour avoir une croûte à se mettre sous la dent.



Ils se baladaient donc, portant sur leurs dos des pancartes-réclames, et arpentant le bitume d'un pas nonchalant et inégal, quand Ribouldingue se baissa soudain. Il venait d'apercevoir sur le trottoir un magnifique bout de mégot. Prompt comme l'éclair, il sauta dessus...



Mais hélas ! déception ! En guise d'orphelin, l'infortuné Ribouldingue avait mis la main sur une crotte de chien, dont l'odeur n'avait rien de commun avec celle d'un *penatella*. Croquignol et Filochard s'amusèrent fort de l'aventure, mais Ribouldingue, vexé, la trouvait mauvaise



« C'est à vous dégoûter du métier, ronchonna-t-il. Puis ! zut ! j'en ai ma claque pour aujourd'hui de c'truc-là, j'vas me r'poser un peu. » Suivant son exemple, Croquignol et Filochard allèrent s'asseoir sur un banc qui se trouvait là.



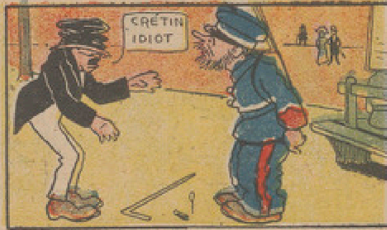
Croquignol et Filochard ne tardèrent pas à s'endormir sur leur banc. Soudain vint à passer un jeune gandin qui d'un geste majestueux jeta à terre la moitié d'un havane qu'il venait de fumer. Ribouldindgue, qui lui ne dormait pas, vit son geste...



... et se précipita pour ramasser le bout de cigare, un vrai, cette fois « Pour un chouette mégot, ça c'est un chouette mégot, se dit-il, j'ai été de la r'vue tout à l'heure, mais ça, c'est une petite compensation. » Ribouldingue se baissa...



Mais au même instant passa un monsieur qui reçut en plein sur la cafetière la pancarte de Ribouldingue. La violence du coup lui enfonça son chapeau jusque sur les épaules et faillit le faire tomber à terre.



Furieux, le monsieur, dont le couvre-chef venait d'être transformé en accordéon, se redressa, et reprocha en termes un peu vifs sa maladresse à Ribouldingue. Ce dernier, qui n'avait pas remarqué son interlocuteur, se demanda ce que lui voulait cet impoli.



« Comment ! idiot ! crétin ! qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ? Ton chapeau ? C'est moi qui l'ai cabossé ton chapeau ? Attends un peu, j'vas t'apprendre à être poli et à respecter *l'uniforme*. Soyez donc complaisant ! J'donne un coup de fer gratis au chapeau d'monsieur et il n'est pas content ? Tiens, attrape ! Ça aussi c'est à l'œil, et c'coup d'poing-là, c'est par-dessus l'coup de fer ! »



Ribouldingue, furieux, s'est jeté sur le malheureux passant et Croquignol et Filochard, réveillés par le bruit de la dispute, ont toutes les peines du monde à séparer les deux antagonistes. Croquignol parvient enfin à chiper le monsieur par le fond de son pantalon et à le tirer des pattes de Ribouldingue qui veut lui bouffer le nez.



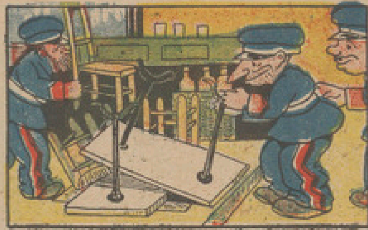
Bref, ayant réussi à calmer Ribouldingue, Croquignol et Filochard proposent d'aller boire une tournée pour *se remettre*. Les trois *hommes-sandwichs* se débarrassent de leurs réclames encombrantes, qu'il laissent sur le banc, et pénètrent chez un mastroquet.



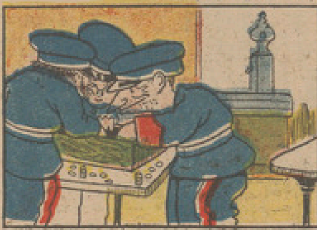
Installés devant le comptoir, les Pieds Nickelés commandent à boire. « Et vous savez, patron, du bon, vous entendez ! on regarde pas à la dépense, nous autres, mais on veux du bath. Vous tourmentez pas, j'vas vous chercher une bonne bouteille à la cave, vous m'en direz des nouvelles, » répondit le bistro.



Et pour contenter ses clients, il disparut par une trappe qui se trouvait derrière le comptoir, afin d'aller chercher une bouteille de picolo à quatre sous le litre, mais qu'il vendait un franc cinquante parce qu'il était cacheté et qu'il y avait une étiquette sur la bouteille.



En voyant disparaître le patron, Croquignol, Ribouldingue et Filochard eurent soudain la même idée et, en un clin d'œil, ils se mirent à entasser sur la trappe qu'ils avaient refermée tout le matériel qui se trouvait dans la boutique. « Il a beau être costeau, s'il la soulève à présent, je lui paierai des dattes », dit Filochard



Et sûrs de pouvoir opérer sans être dérangés, les trois amis vidèrent le contenu du tiroir-caisse qu'ils se partagèrent sur-le-champ. « Y a pas à dire, l'occasion fait le larron ! dit Croquignol. Qui qu'aurait pensé qu'on f'rait un si bon coup ! V'là c'que c'est d'travailler. Vous voyez, on est toujours récompensé ! »



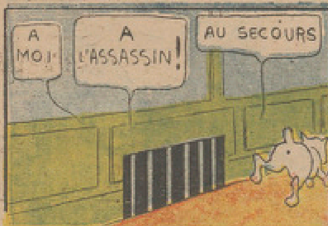
« Sûrement, ajouta Ribouldingue. Si qu'en s'aurait pas mis *hommes-sandwiches*, on aurait peut-être jamais eu l'occasion d'venir ici se rincer la dalle, et vraiment ça aurait été dommage ! » S'étant offert, à la santé du patron, une *tournée générale*, Croquignol, Ribouldingue et Filochard, songeant que le bistro ne tarderait pas à remonter, s'empressèrent de filer, sans attendre la suite.



Quand le marchand de vin remonta de la cave, il fut étonné de s'apercevoir que la trappe était fermée. « Tiens, c'est curieux, il me semblait bien l'avoir laissée ouverte, se dit-il, je l'aurai sans doute refermée derrière moi sans m'en apercevoir. » Et tranquillement il regrimpa l'échelle.



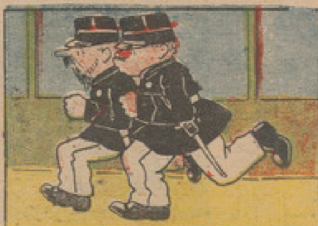
Arrivé en haut, il voulut essayer de lever la trappe avec sa tête, comme il faisait d'habitude, mais cette fois la trappe étant plus lourde que de coutume, l'infortuné bistro ne réussit qu'à se faire une grosse bosse sur le dessus du crâne, et en vit trente-six chandelles



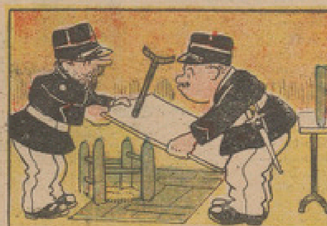
Stupéfait, il essaya, mais en vain, de la soulever avec son épaule, et devant l'inutilité de ses efforts, il comprit qu'il devait se passer quelque chose de louche dans sa boutique. Alors, aussitôt il se mit à appeler à l'aide en hurlant comme un putois. Justement, un cabot, qui s'apprêtait à lever la patte contre le soupirail de la cave donnant sur la rue, fut surpris par les vociférations du bistro et s'empressa de détaler comme s'il avait eu le feu au derrière.



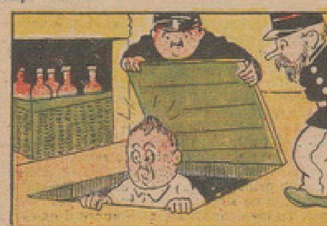
Les cris du marchand de vin attirèrent bientôt une foule énorme, et en cinq minutes de temps, plus de cinq cents personnes s'écrasaient devant la boutique. Les commentaires allaient leur train. « Qu'est-ce que c'est ? — Encore un crime ? — C'est au moins un enfant martyr. — Non, c'est une vieille rentière sequestrée dans une cave. Etc., etc., » Tout le monde donnait son avis, mais personne n'était d'accord



Enfin, au bout d'une heure, deux agents, qu'on était allé chercher immédiatement, arrivèrent au pas gymnastique. Les deux sergots dispersèrent la foule et pénétrèrent gravement dans la boutique.



En entendant les cris, ils se dirigèrent tout de suite derrière le comptoir d'où venait le bruit et s'empressèrent de débarrasser la trappe des tables, chaises et autres matériaux qui étaient entassés dessus. « C'est pas des agents qu'il fallait appeler, dit l'un d'eux, c'est des déménageurs ! ... en voilà un fourbi ! »



Bref, au bout de quelques minutes de travail, la trappe fut débarrassée et soulevée par les deux agents. Une tête apparut, c'était celle de l'infortuné bistro, dont le crâne, à la suite des coups qu'il s'était donné contre la trappe, s'était transformé en pain de sucre. N'ayant plus rien à faire, les deux agents se retirèrent.



Le bistro, qui ne comprenait rien de ce qui s'était passé, chercha dans la boutique après ses trois clients. Mais hélas ! il fut bien obligé de constater que Croquignol, Ribouldingue et Filochard avaient disparu... et *la caisse aussi*.

(A suivre.)

UNE BIZARRE MALADIE



Nous devisions entre amis et, naturellement, les absents faisaient les frais de la conversation. C'était au tour de Vermiceau d'occuper la sellette et Pilou pérorait.

— Cet animal de Vermiceau, jurait-il, je n'en connais pas deux comme lui pour dénaturer à plaisir les faits les plus simples... En voulez-vous un exemple ?

«L'automne dernier, je le rencontre au coin de la rue Turbigo et du boulevard. Il était vêtu de noir et paraissait tout joyeux, néanmoins. Je l'aborde, et apercevant un crêpe à son chapeau de feutre mat, je lui demande avec l'air grave qui convient en ces sortes de circonstances :

« — Je te vois en deuil, mon cher Virgile. Aurais-tu perdu quelque proche parent ?

«— Pas tout à fait, ricane-t-il, en me présentant un étui d'odorants ninas; je porte le deuil de la mère de ma femme.

« — Et tu n'en parais pas autrement affligé! Dois-je t'offrir des condoléances ou des félicitations ?

« — Entre les deux, batifole Vermiceau, je préférerais de beaucoup un billet de mille... Mais puisque tu m'offres à choisir, je prendrai les deux. *Primo*, les félicitations parce que la fin prématurée de belle-maman est un véritable soulagement, et *secundo*, les condoléances parce qu'il ne me revient pas un maravédis sur l'héritage...

— De quoi est-elle morte, cette brave femme? » le questionnais-je, pour dire quelque chose.

« A cette question, Virgile éclata de rire, un rire cynique et sonore qui fit se retourner les passants.

« — Si je te le dis, continuait-il dans une explosion d'hilarité, tu ne voudras pas me croire tellement c'est extraordinaire, inouï, inconcevable! Et pourtant, je le jure sur ta tête — tu vois, c'est sacré! — belle-maman doit sa fin prématurée à une maladie de longueur.

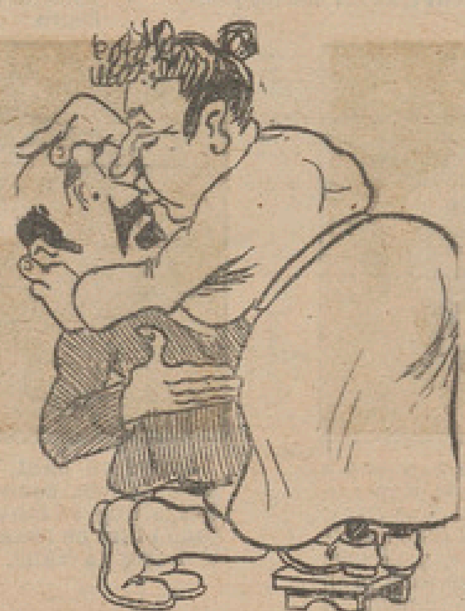
« — De langueur? rectifiai-je, croyant avoir mal entendu.

—Mais non, triple idiot! ripostait poliment Virgile. J'ai bien dit : maladie de longueur, de croissance, si tu préfères. Ce phénomène s'est produit dans la soixantième année de son âge... Ça t'en couvre une surface, hein? C'est pourtant ainsi. Il y aura demain quinze jours... tu vois, je précise. Le matin de sa mort, par extraordinaire, elle était d'une humeur charmante. Hélas! ça ne devait pas durer... Il faisait, je me le rappelle un clair soleil d'octobre, avec un de ces petits froids secs qui rendent le cœur tout guilleret. Belle-maman, je la revois encore, assise devant un guéridon près de la cheminée, lisant son journal tout en s'empiffrant des tartines beurrées. Il n'y avait pas moyen de la rassasier, cette rosse-là!

« Enfin, elle n'est plus... Paix à ses cendres! comme disait la veuve du noyé.

« — Mon gendre, qu'elle me fait tout à coup, Ferdinand est dans nos murs!

« — Qui ça, Ferdinand? que je demande sur un ton poli comme une lime à ongles.



— Mais Ferdinand de Bulgarie! mon cher petit Virgile, s'écrie le cauchemar de mon existence, soudain apprivoisé, et si vous étiez gentil, tout plein gentil, vous me conduiriez rue de Rivoli, pour le voir, quand il reviendra de l'Hôtel de Ville. Ça me ferait tant plaisir... Ne me refusez pas cette joie, mon petit Gigile!... Ah! voir Ferdinand et mûrir... — Mourir, je voulais dire. — Je ne veux pas mourir sans avoir vu un prince bulgare! »

« Moi, tu sais, je ne suis pas un mauvais type. Tu me connais assez pour savoir que je ne donnerais pas une chiquenaude à un tigre... Et quand on me prend par les sentiments, on fait de moi tout ce qu'on veut... Avec ma bouche en chose de poule, je réponds à la mère de ma femme.

— Puisque ça vous ferait tant plaisir de z'yeuter Ferdinand, vous pouvez compter sur moi. J'aurai l'agrément de vous emmener, ce tantôt, rue de Rivoli. Vous pourrez le reluquer tout à votre aise, votre Bulgare. Seulement comme vous péchez par l'altitude avec votre un mètre cinquante-sept de taille, — je n'ai pas dit, de tour de taille, — je pousserai la complaisance jusqu'à emporter une chaise, afin que du haut de ce piédestal, vous puissiez contempler le défilé sans être gênée par qui que ce soit. »

« Belle-maman, en larmes, s'écroule dans mes bras; sa fille me saute au cou et j'ai peine à me libérer de cette double étreinte. Enfin, j'y parviens et cours faire une croix à la cheminée pour marquer ce jour de bonheur.



« Après le déjeuner, plein d'entrain et de folle gaîté, nous nous disposons à partir. Mon bon cœur me conduit à la cuisine pour y prendre la chaise-piédestal. J'en choisis une qui avait besoin de réparations urgentes en me disant à part moi : Que j'y perde mon nom si je la ramène intacte! Tu as tout de suite deviné que je ne faisais pas allusion à la chaise.

Rue de Rivoli, de l'Hôtel de Ville au Palais Royal, la foule bordait déjà les deux trottoirs, et les braves agents, signe d'arrivée prochaine, arrêtaient la circulation des voitures allant à la rencontre du cortège.

« Ayant choisi un emplacement d'où elle pourrait voir à loisir son Ferdinand sans être bousculée, j'installe belle-maman puis, avec la sereine satisfaction du devoir accompli, je cueille un cigare dans son étui et vais solliciter du feu auprès d'un badaud qui faisait de la fumée à quelques pas de moi. Il se trouve que ce badaud était un vieux camarade d'enfance que j'avais perdu de vue depuis mon sevrage! — Nous causons. Tout en parlant, je lui raconte que je suis marié et j'ajoute : Viens donc, Chose. — Me rappelais plus son petit nom. — Je vais te présenter à mon bourreau... Ce n'est pas une belle-mère comme les autres, mon vieux! Figure-toi qu'elle a un béguin pour Ferdinand!

« Au même instant, j'entends une immense clameur. J'en conclus que c'est le cortège qui s'avance, et, tel un escargot en rupture de coquille, je me précipite, ventre à terre, vers belle-maman. Plus de belle-maman... Mais, à sa place, un rassemblement dans lequel je distingue un agent, une automobile, le chauffeur dudit véhicule et, à terre, un obstacle... C'était elle qui faisait l'obstacle! — Je m'approche, frémissant d'une joie intense au moment où un élève de Bertillon, qui se trouvait là par hasard, mensurait la victime afin de connaître s'il y avait crime ou suicide, et dictait à l'agent : taille, un mètre soixante-dix! — Treize centimètres de croissance en quelques secondes! »



Et cet animal de Vermiceau exultant d'une joie indécente me quittait en pouffant :

« Grandir si rapidement, même avec la collaboration de quinze chevaux-vapeur, c'est toujours malsain... Infortunée belle-maman! Elle avait trop d'avance à l'allumage... cette maladie de longueur l'a tuée...

« — Voilà, résumait Pilon, voilà de quelle singulière façon ce fumiste de Vermiceau narre à qui veut l'entendre l'écrasement tragique de sa belle mère!

JO. VALLE.



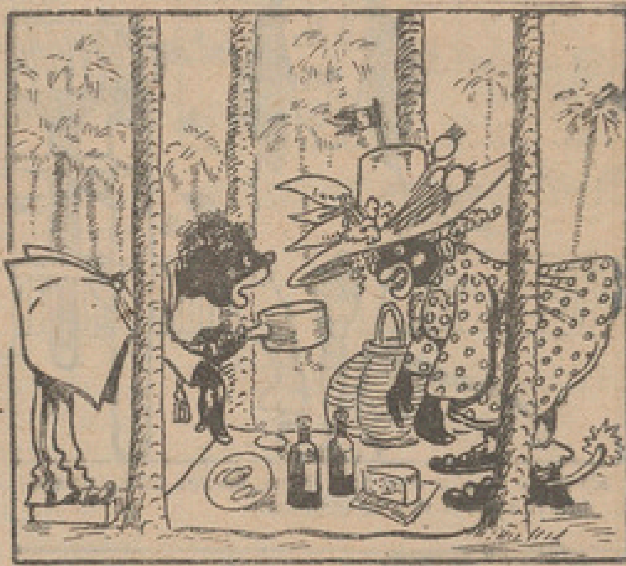
UN PIQUE-NIQUE INTERROMPU



« Dis donc Colombe en chocolat ? Il fait un temps splendide. Il n'y a pas plus de 86 degrés à l'ombre. Si qu'on allait déjeuner sur l'herbe tous les deux ? — Ça colle, » riposta Colombe en chocolat.



C'est ainsi que vingt minutes après, on pouvait voir Nombril Voilé, brave négro des environs de Tombouctou, et son épouse sus-nommée, se dirigeant avec des provisions suffisantes vers la forêt voisine.



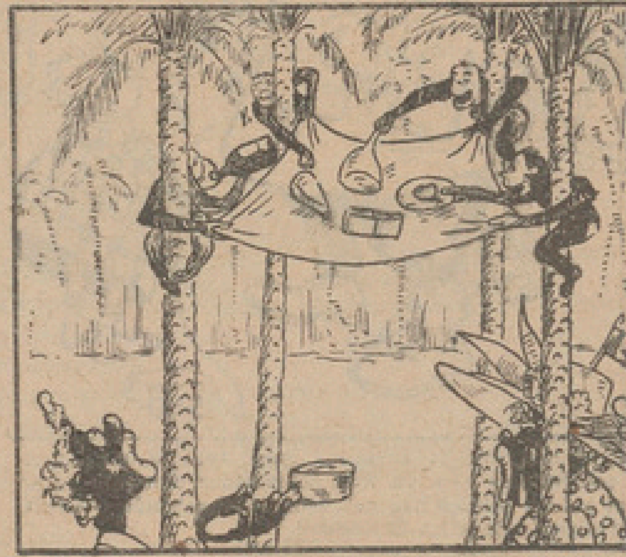
Le couvert fut mis dans un endroit choisi, entre quatre superbes cocotiers et quand tout fut près, Nombril Voilé qui connaît les usages du monde annonça que madame était servie



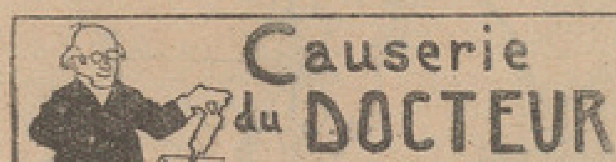
Et le festin commença. Malheureusement, les deux touristes n'avaient pas remarqué qu'ils étaient suivis par une bande de singes qui, se dissimulant derrière les arbres, agrippèrent les quatre coins de la nappe.



Avec un ensemble parfait les animaux enlevèrent nappe et provisions et en cinq secs, par le moyen d'une gymnastique endiablée, disparurent à une hauteur inaccessible à la furie des deux négros.



Ils eurent beau faire, beau crier, beau gesticuler, sous leurs yeux tantôt furieux, tantôt larmoyants, les singes avalèrent le festin, ne laissant aux pauvres volés qu'os rongés et bouteilles vides.



Les clous guéris par la levure de bière.

N'est-il rien de plus douloureux et souvent ennuyeux — par la place qu'il occupe — qu'un furoncle ? En effet, et souvent à la suite d'un furoncle d'allure toute innocente, la région touchée se met à produire des clous à foison. Il existe un traitement interne médical très connu et qui réussit fort bien dans des cas décourageants d'éruptions furonculeuses.

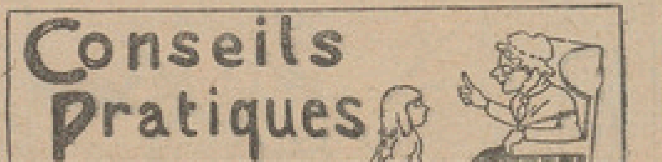
C'est tout simplement la levure de bière; la levure ordinaire employée couramment par les brasseurs, la même levure qu'on ajoute au moût houblonné pour le faire fermenter et le transformer en bière comestible.

C'est donc un produit à la portée de tous qu'on se procurera soit chez le brasseur, le pharmacien ou le boulanger. Seulement, pour être active, la levure doit être fraîche et se présenter sous la forme d'une poudre sèche de coloration blanc jaunâtre et surtout dépourvue de toute odeur nauséabonde. La dose est assez forte 40 à 50 grammes par jour, c'est-à-dire, 3 ou 4 cuillers à soupe par jour, divisées en 2 prises qu'on avale à midi et le soir, un peu avant le repas. On peut délayer la poudre dans un peu de bière au moment même de l'absorber, continuer pendant 12 à 14 jours.

Il arrive parfois un peu de diarrhée, cela ne veut pas dire que la levure ne soit pas fraîche; et ce n'est souvent pas un mal chez certains furonculeux; même ne l'arrêter que si elle devenait trop abondante.

Comme régime, boire de l'eau, très peu de vin, du lait, si on le peut ; exclure de l'alimentation toute viande faisandée, gibier, charcuterie, crustacés, fromage fait, etc. Après les clous disparaîtront sûrement.

Mais on fera bien de revenir chaque année à la levure de bière pendant 4 ou 5 jours comme traitement préventif. Dr E. M.



LIQUEUR DE TABLE ET DE DESSERT, OU LIQUEUR HYGIÉNIQUE

(FORMULE RASPAIL)

Cette liqueur, d'un goût exquis, active les digestions paresseuses, et est en même temps un préservatif contre l'invasion du choléra et des fléaux analogues; pourvu qu'elle soit composée intégralement, d'après la formule.

Alcool à 35 degrés....	1 litre	
Racines d'angélique..	15 grammes.	
Calamus aromaticus..	2	—
Myrrhe............	1	—
Cannelle..........	0,25	centigrammes
Aloès..............	0,25	—
Clous de girofle......	0,25	—
Vanille............	0,25	—
Camphre..........	0,25	—
Noix muscade........	0,25	—
Safran..............	0.05	—

Bien mettre comme ci-dessus ce mélange. Laisser macérer pendant 1 jour, puis filtrer; après quoi, on fera caraméliser 500 grammes de sucre dans un demi-litre d'eau que l'on ajoutera à la liqueur; mettre en bouteilles, boucher hermétiquemant, et coller une etiquette. E. M.



UNE PETITE FAMILLE

Il y a quelque temps, à New-York, une fête réunissait deux cent cinquante personnes: toutes descendant de la même branche.

L'idée de réunir un jour sous le même toit cette gigantesque famille fut celle de M. Herman Ries, fils aîné du patriarche allemand, M. Elias Meyer Ries, né à Baden quelques cent ans plus tôt.

Il n'y a pas longtemps que ce dernier mourait, laissant 12 enfants, tous mariés ayant eux-mêmes des enfants et des petits-enfants. Ceux-ci ayant suivi les traditions familiales, les descendants de l'Allemand sont au nombre de 360 environ à la 4e génération. Naturellement ils sont dispersés sur tous les points du globe.

Le projet de M. Herman Ries ne fut pas d'une exécution facile. Un an à l'avance il écrivit plusieurs lettres à chacun de ses 360 parents et vous pensez bien que ce ne fut pas une petite affaire. Et au dernier moment beaucoup ne purent venir au banquet, retenus au logis pour différentes raisons

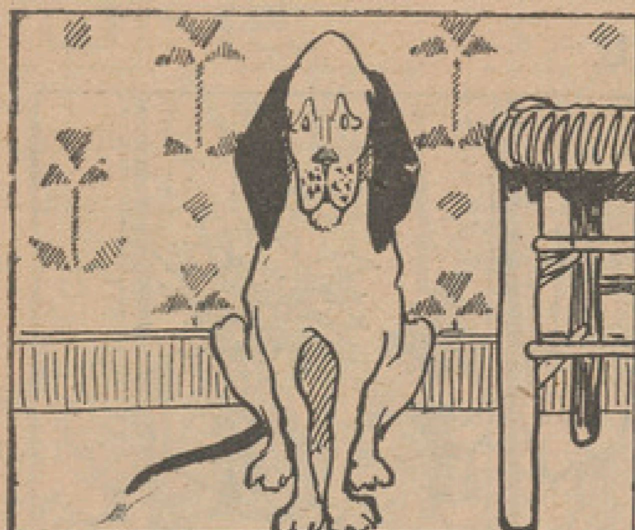
Ce fut un spectacle curieux.

Le portrait du vieil Elias réapparaissait plus ou moins chez tous ses descendants transplantés sous les latitudes les plus variées.

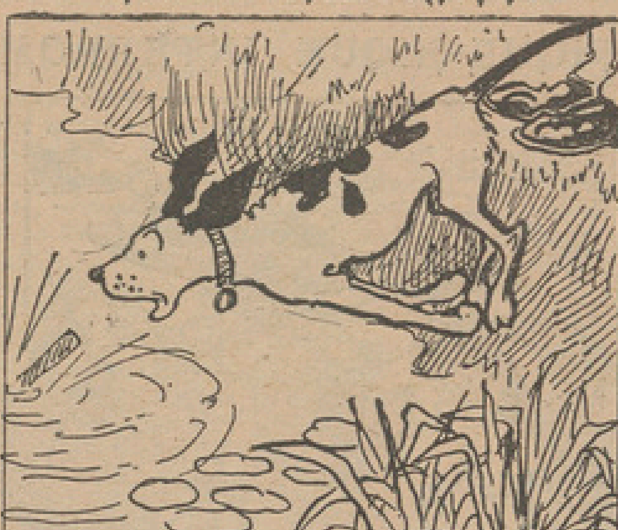
Une ombre cependant venait ternir le tableau. On parlait toutes les langues et beaucoup étaient loin de se comprendre.

Mais cela ne les empêcha pas de danser jusqu'au matin... est-il besoin de causer quand on valse! E. M.

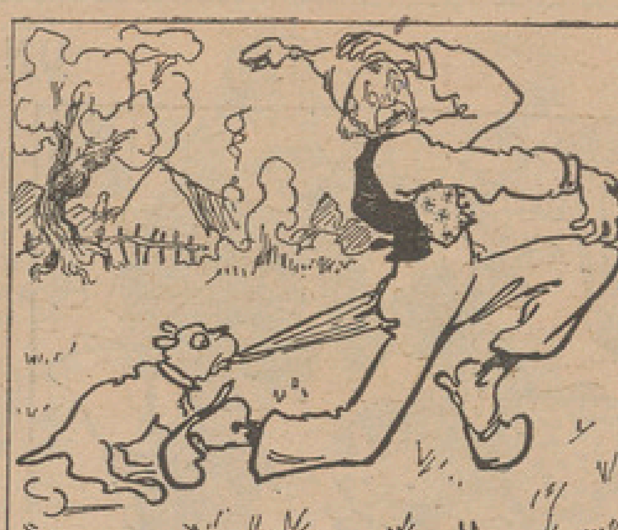
TOM ET SALCRAPAU



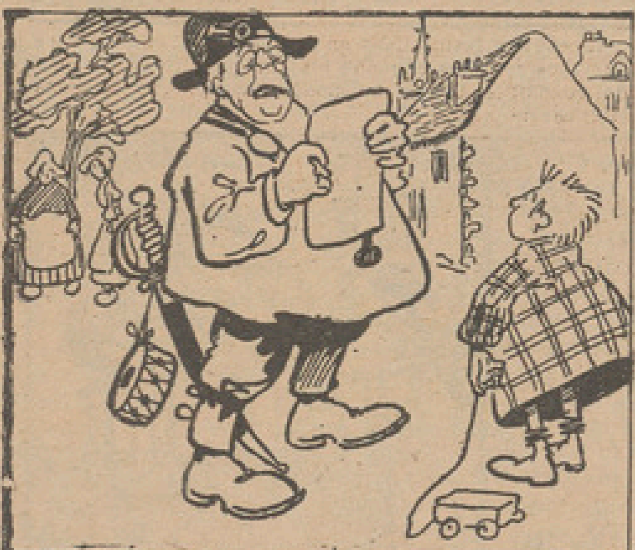
Tom était un brave et bon chien, docile, doux, intelligent, bref il avait toutes les qualités.



Son maitre l'avait dressé à rapporter des bouts de bois qu'il jetait à l'eau ; d'un bond, il sautait dans la rivière sans se faire prier.



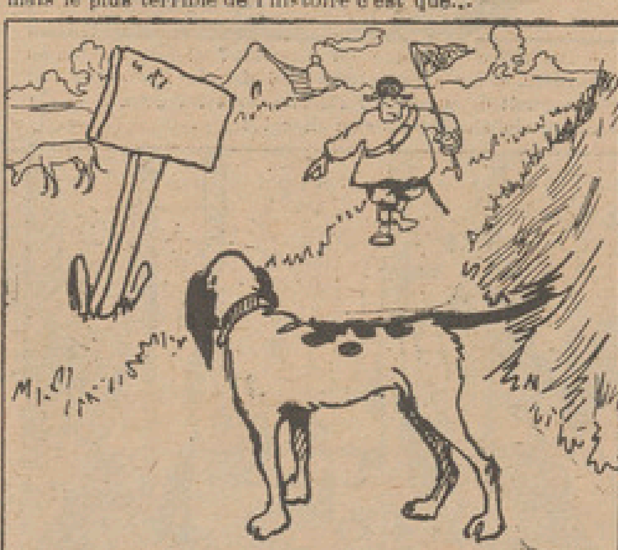
Or, un jour, on vit dans le pays un vilain bouledogue enragé qui se jetait sur tout le monde, on dut l'abattre mais le plus terrible de l'histoire c'est que...



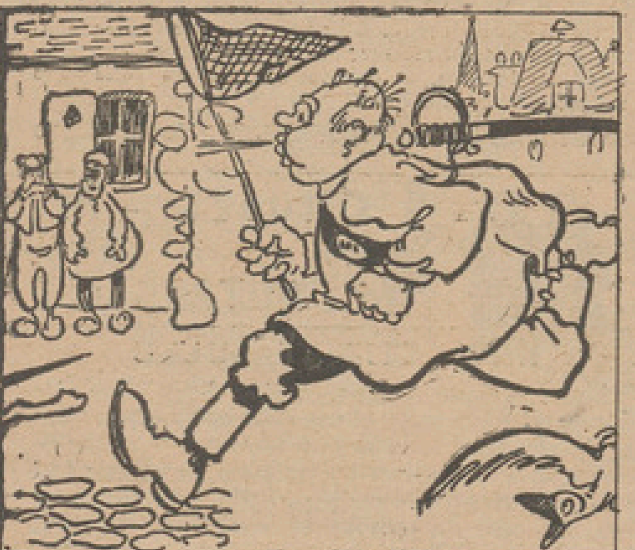
.. M. le Maire fit annoncer dans tout le pays qu'il ne voulait plus voir un seul chien rôder dans les rues. Tout animal pris en flagrant délit de vagabondage serait saisi et pendu dans les 24 heures !



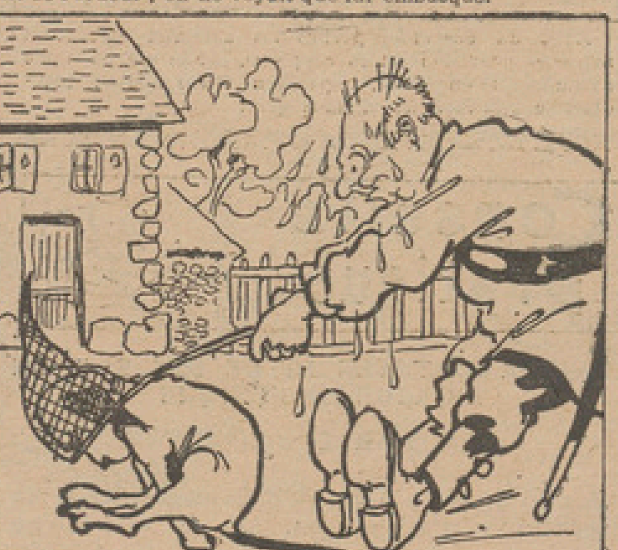
Ce fut le père Salcrapau, le garde champêtre, qui fut chargé de l'exécution de l'édit. Comme on lui avait promis 22 centimes et demi par chien captivé, vous pensez s'il y mit de l'ardeur ; on ne voyait que lui embusqué.



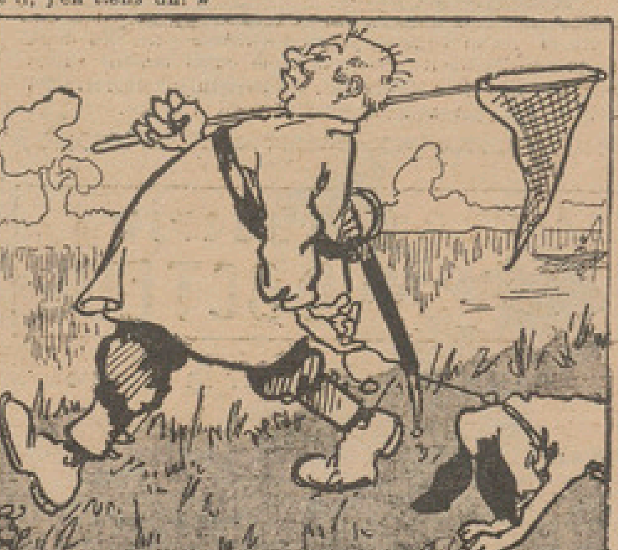
Or, un jour, Tom, histoire de prendre un peu d'air, avait échappé à son maitre et se prélassait tranquillement sur la route quand le père Salcrapau déboucha. « Enfin, s'écria-t il, j'en tiens un! »



Mais quand Tom s'aperçut des intentions du bonhomme il fila, suivi du garde qui soufflait comme vingt et un phoques.



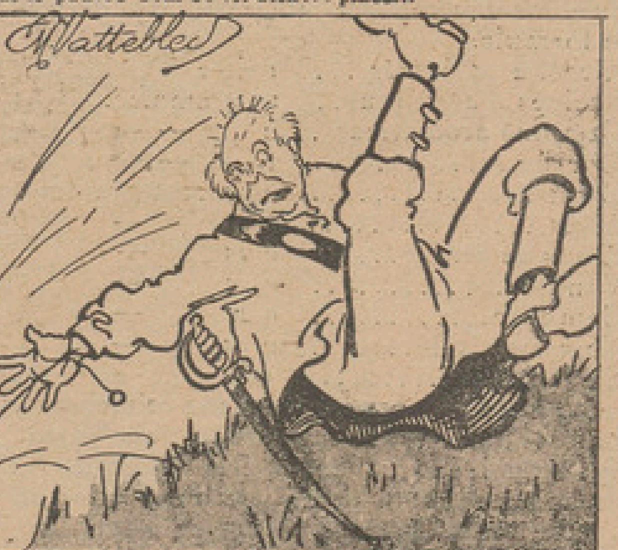
Mais le père Salcrapau avait de bonnes jambes, si bien que le pauvre Tom se vit bientôt pincé...



...et emmené par le représentant de la force publique qui eut l'imprudence de longer la rivière avec sa capture.



Le maitre de Tom, ayant aperçu son chien, saisit un bâton et le lança dans la rivière : l'intelligent animal ne se le fit pas dire deux fois et se précipita à la suite.



Mais le malheureux père Salcrapau, qui avait eu l'imprudence d'attacher la corde de Tom à son poignet, sauta, un peu malgré lui, à la suite du chien.



Tom se dégagea, vint retrouver son maitre pendant que le garde continuait de patauger. Maintenant Tom peut se promener : ça n'est pas le père Salcrapau qui l'en empêchera.

ANECDOTES

Cabotine précoce.

Un dimanche, au sortir de la messe, la fille d'une de nos actrices les plus en vue, regagnait tout en pleurs le logis maternel ; elle était accompagnée de ses deux cousines, Marthe et Madeleine.



Sa mère, en l'apercevant, se précipite et, lui tendant les bras :

— Qu'as-tu, mon bijou? dit-elle effrayée.

—Oh ! maman... Le prédicateur a prêché pendant une heure, parlant toujours de Marthe et de Madeleine, et moi, il ne m'a pas nommée une seule fois !

Henri VII et le peintre Holbein.

Le peintre Holbein était en grande faveur auprès du roi d'Angleterre Henri VII.

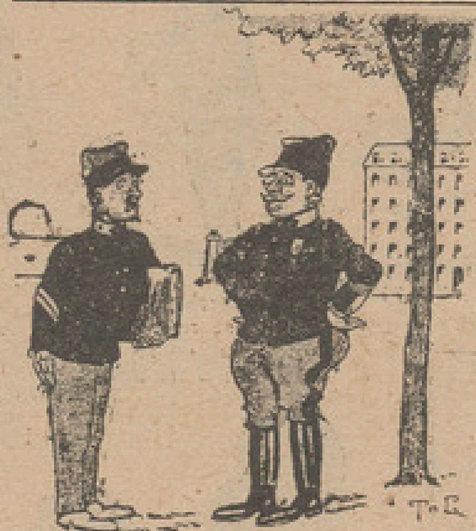
Un puissant seigneur, ayant un jour voulu forcer la porte de l'artiste malgré les avis de ceux qui l'accompagnaient, eut lieu de s'en repentir, car la patience n'était pas la vertu dominante du peintre.

Lassé d'entendre ébranler sa porte, il l'ouvre brusquement, saisit l'importun par les épaules et, d'une poussée, lui fait descendre l'escalier.

Quelques instants après, confus et craignant les suites de son emportement, il va raconter au roi ce qui vient de se passer. Au même moment, le comte si malmené fait aussi son entrée. « Justice, sire ! s'écrie-t-il. Il est inouï qu'un homme d'aussi basse naissance se soit permis de traiter ainsi un des plus grands seigneurs de l'Angleterre. » Holbein allait répondre, Henri VII ne lui en laissa pas le temps. « Monsieur, dit-il au gentilhomme, sachez que des sept derniers paysans de mon royaume, je puis faire sept comtes comme vous; mais de sept comtes comme vous, je ne pourrais, tout roi que je suis, faire un peintre comme Holbein.



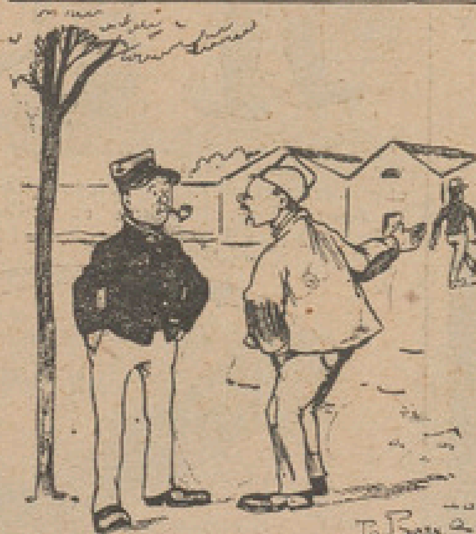
— J'sais pas si, cette fois, les hommes de garde vont trouver leur soupe assez trempée!



— Mon capitaine, je me suis aperçu que le cantinier met beaucoup d'eau dans le vin qu'il fournit à la compagnie.

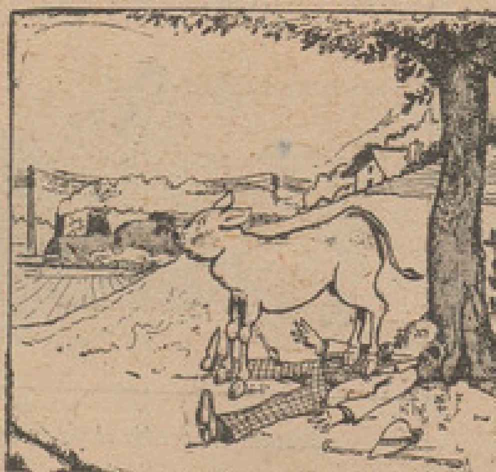
— A quoi avez-vous vu ça?

— Hier, il en a été volé 25 litres et pas un homme de la compagnie n'était saoul!...



— Tu crois que c'est malin d'arriver caporal aussi vite que lui?... Il a du pistonnage, son père est *colon* à Madagascar!...

SIESTE INTERROMPUE



— C'est étonnant tout de même ce que le pied de veau vous pèse sur l'estomac.

ANECDOTES

Conférencier et auditeurs.

Un jour de réception chez Arago, ses visiteurs le félicitaient sur ses conférences et l'un d'eux lui demanda comment il pouvait arriver à être si bien compris de tous. « C'est bien simple, répondit le savant, je cherche parmi mes auditeurs celui qui me semble le moins intelligent. Je ne le quitte pas des yeux jusqu'à ce qu'il paraisse m'avoir compris. »

Au même instant un nouveau visiteur fait son entrée, et, après les compliments d'usage. « Dites-moi donc, cher maître, pourquoi vous m'avez regardé avec une telle persistance pendant votre dernier cours? »

Meyerbeer et l'orage.

Meyerbeer Giacomo, illustre compositeur né à Berlin et mort à Paris, auteur de *Robert le Diable*, le *Prophète*, l'*Africaine*, l'*Etoile du Nord*, le *Pardon de Ploërmel*, etc., avait plusieurs façons d'appeler à lui les inspirations. Très épris des charmes de la nature, il s'adresssait tantôt aux oiseaux, tantôt aux bois, parfois à la tempête et au tonnerre.

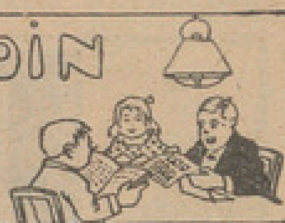


Il fit construire au sommet de sa maison une sorte de belvédère, où il se rendait aussitôt que l'orage éclatait et que la foudre grondait avec fracas.

On eût dit qu'il voulait demander à la nature de lui révéler ses secrets; il notait alors toutes les mélodies que lui dictaient la brise ou les fracas du tonnerre.

Un jour, Meyerbeer présidait un dîner d'intimes. Tout à coup éclate un orage épouvantable.

Alors, à la stupéfaction des convives, le compositeur quitte brusquement la table et monte précipitamment à son belvédère; il ne voulait pas, disait-il, manquer à ce rendez-vous et à cet échange de pensées musicales avec celle qu'il appelait son amie intime. la belle nature.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS

DU NUMÉRO 21

ENIGME. — Domino.

CHARADE. — Pigeon.

CASSE-TÊTE. — Alcide, Victorine.

LOGOGRIPHE. — Pie, Pile, Pilau.

MOTS CARRÉS. —

I M O L A
M O R A L
O R U R O
L A R V E
A L O E S

CALEMBOUR. — Un terrain de 10.000 mètres carrés, vous serez certain d'avoir un nectar (hectare).

RÉBUS. — Saint-Brieuc, Alençon, Montauban.

Enigme.

Je n'ai pas trente ans d'existence
Et révolutionne les vieux
L'un me regarde avec défiance.
L'autre me trouve merveilleux.
Mais, pire que la guillotine,
Le matin, le soir, j'assassine.

Charade.

Mon premier laisse des traces.
Mon second est un rongeur.
Mon troisième indique le silence.
Mon tout est utile aux aéronautes.

Casse-tête.

Avec ces lettres, formez deux prénoms.

a b e e i i l n n o q r u v

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je sers de tirelire.
Ajoutez-m'en deux : je suis un soutien
Ajoutez-m'en trois : ma voix est grave.

Mots carrés.

1 Est tiré du porc.
2 Est très incertain.
3 Aspergea le front de Clovis.
4 Fait des gants excellents.

Calembours.

— Quel est, pour une bonne, le comble de la vivacité?

— Quel est l'animal le plus attaché à l'homme?

(Solutions dans le prochain numéro.)

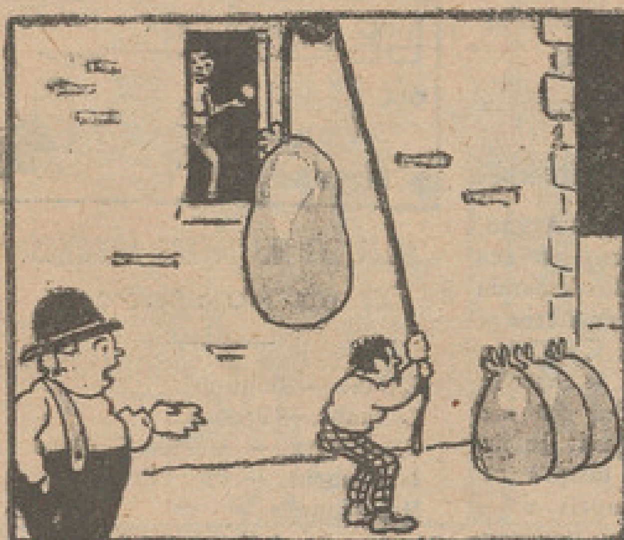
RÉBUS



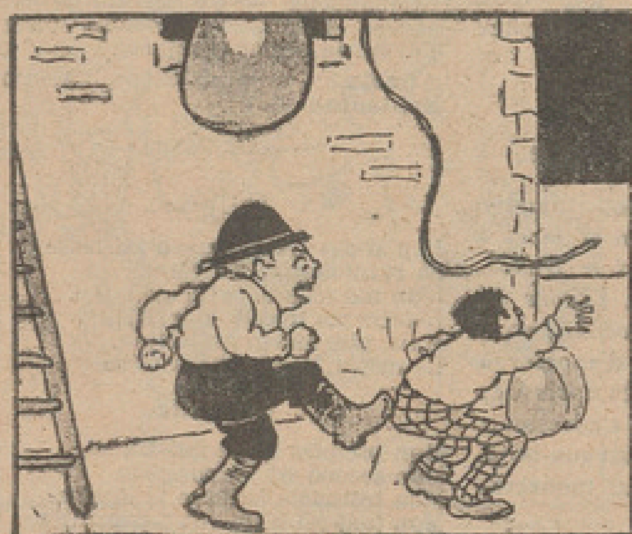
Trouver les noms de trois hommes célèbres

(Solution dans le prochain numéro.)

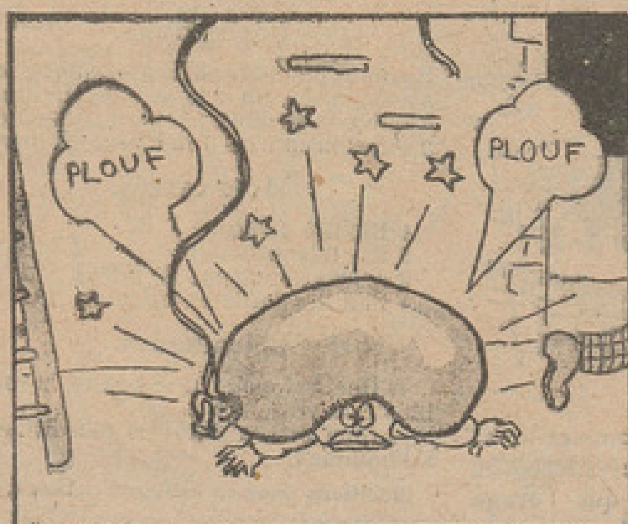
LA SURPRISE



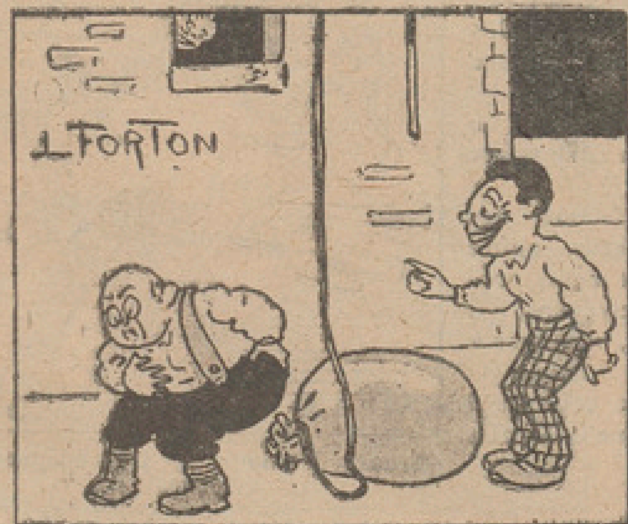
« Comment ! Julot n'a pas encore fini de monter ces sacs de farine, attends un peu je vais lui faire une petite surprise.. »



« Tiens, attrape, fainéant ! » Sous la violence du coup de pied, Julot lâche forcément la corde et...



.. le sac redescend à terre avec violence. Le plus surpris des deux n'est certainement pas Julot.



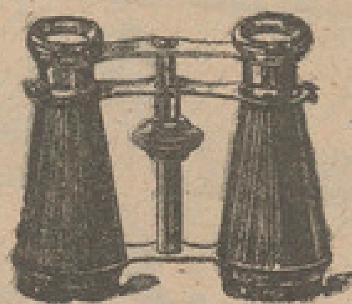
Julot, goguenard : « Vous m'avez appelé, patron ? »

ARTICLES RÉCLAME DE L'ÉPATANT

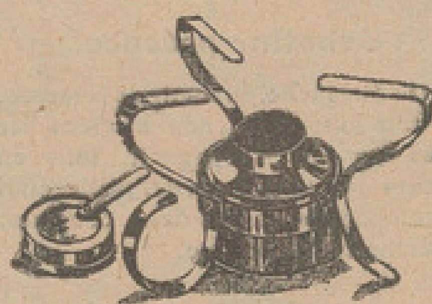
(Adresser les commandes accompagnées de leur montant en mandat, bon ou timbres-poste à M. OFFENSTADT, directeur, 3, rue de Rocroy, Paris (Xe).



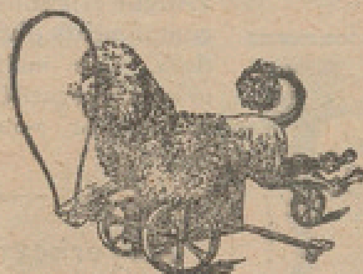
Encre sympathique, l'écriture est visible ou invisible à volonté ; le flacon, 0 fr 75.



Jumelle de théâtre, gainée noir, vis de réglage Prix : 2 fr. 50.



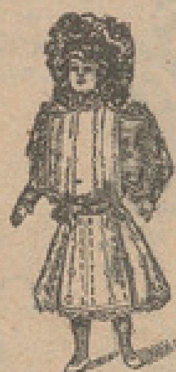
Réchaud à alcool sans mèche, simple et pratique, aucun danger Prix : 1 fr. 65.



Caniche mécanique, se remonte long. 0m,14. Prix : 1 fr. 75



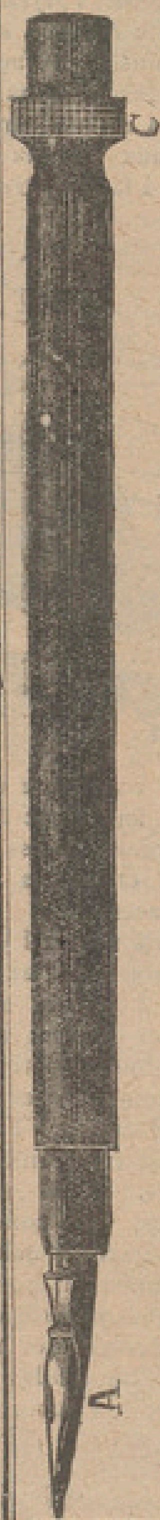
Ours marchant pas à pas, se remonte, haut 0m,20 Prix : 2 fr. 25.



Poupée habillée, bras articulés, marchant pas à pas, se remonte, haut. 0m,25 Prix : 3 fr 65



Poupées habillées valsant, se remontent, haut. 0m,18. Prix : 2 fr. 95.



Nouveau porte-plume réservoir

Simple et pratique, fonctionnement parfait.

Prix : 1 fr. 65 franco.

LE PARFAIT STYLO,

Plus de compte-gouttes, on emploie toutes les plumes



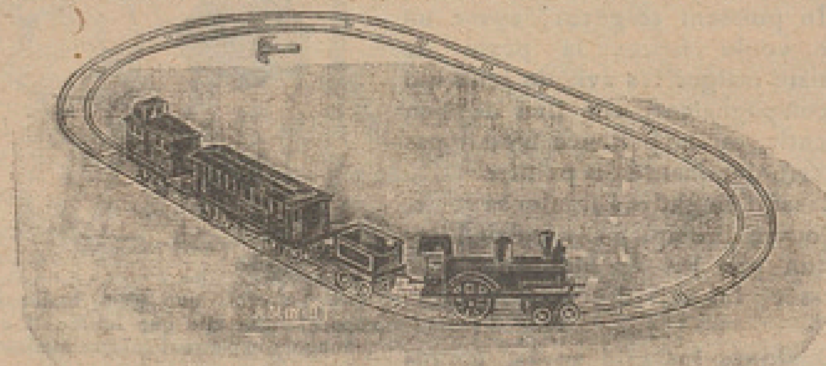
Poupée incassable, avec chevelure, bras et jambes articulés, haut. 0m,20. Prix : 2 fr 95.



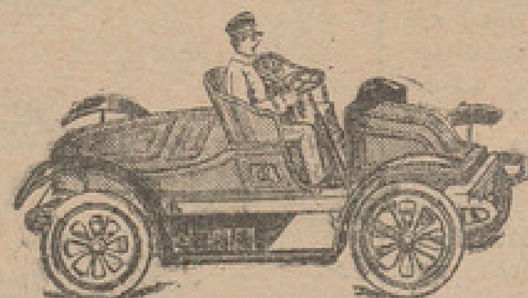
Baigneur en celluloïd, bras et jambes articulés, haut 0m,10. Prix : 0 fr. 85



Le Cigare magique, vraiment stupéfiant, se fume sans être allumé ; absolument inoffensif, hygiénique et d'un goût agréable. Prix du cigare et de son fume-cigare : 1 fr. 25.



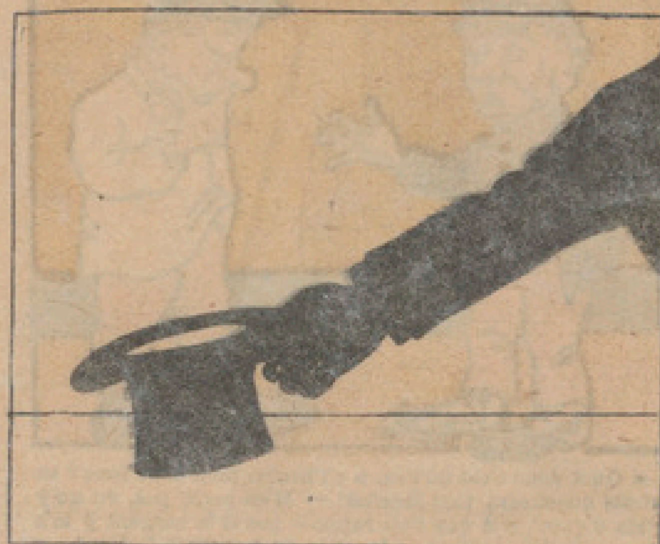
Train mécanique sur rails. Une locomotive, un tender, un wagon, un fourgon, un jeu de rails formant cercle. Prix : 3 francs.



Auto course mécanique, se remonte, marche en ligne droite ou en cercle, long. 0m,18. Prix : 1 fr. 75.

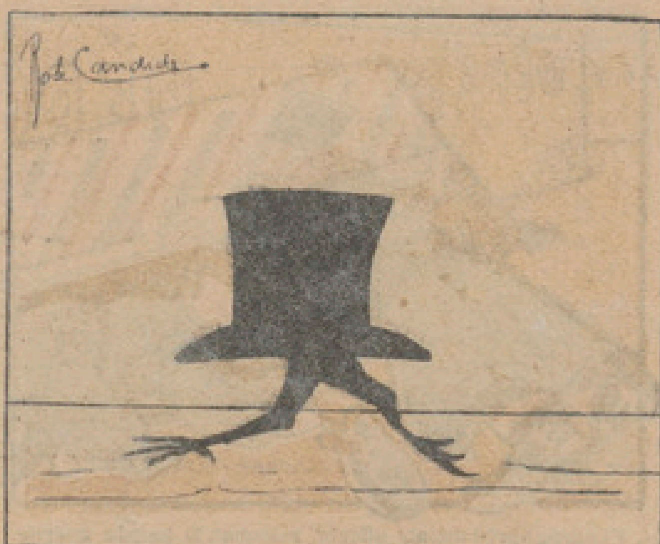
Demander gratis et franco notre catalogue complet d'ARTICLES RÉCLAME.

PETITE SCÈNE D'OMBRES CHINOISES



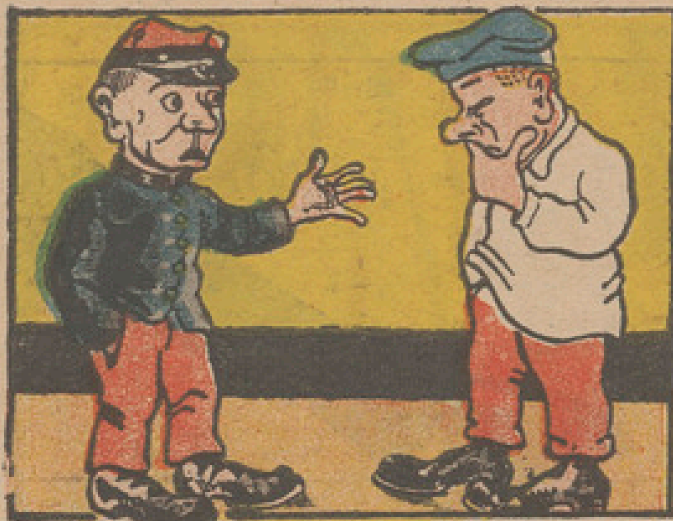




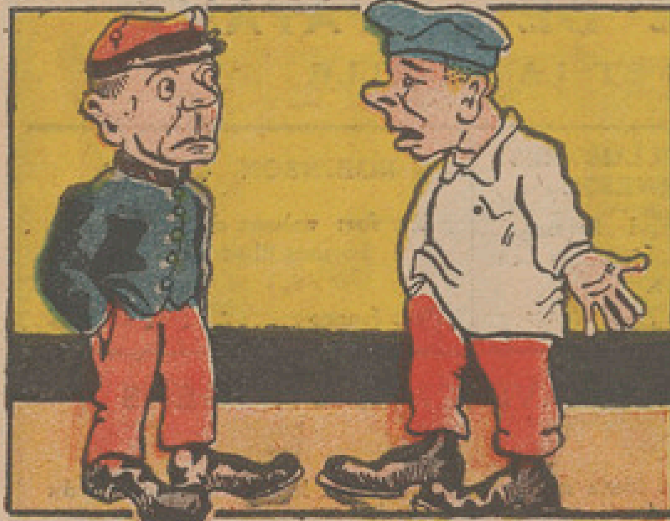




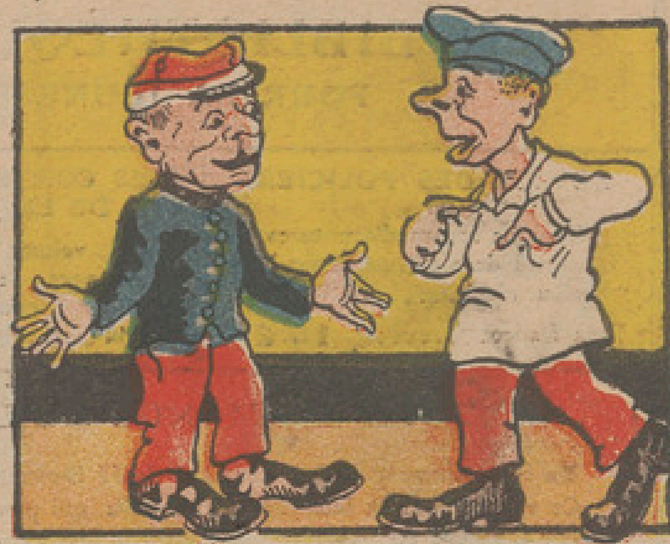
LA CONSIGNE C'EST LA CONSIGNE



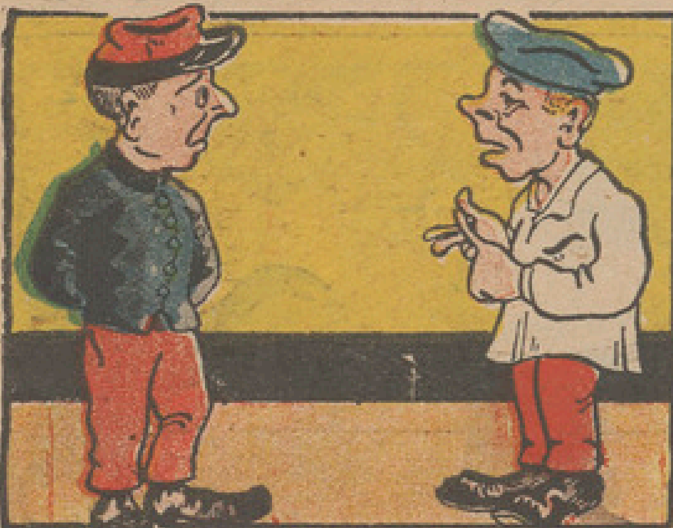
« Quoi donc c'est qu't'as, à c't'heure, mon pauv'ieux ? tu parais quasiment tout éberlué ! — M'en parle pas, vu qu'y g'nia d'quoi : v'là que j'me rappelle pas si le sargent y m'a dit que j'allais rentrer en fonction ou monter la faction !... »



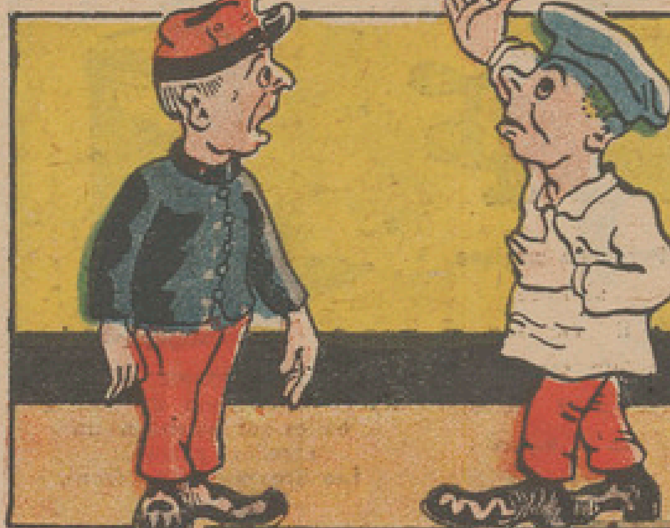
«... Pasque faut t'dire la chose, à toi qu'es mon pays, même que v'là déjà huit jours qu'on a été incorporés tous les deux, alors, s'pas, si qu'on est pas core des anciens, ben, on est déjà presque plus des bleus, pas vrai ? vu qu'on est des dégourdis, nous autres. »



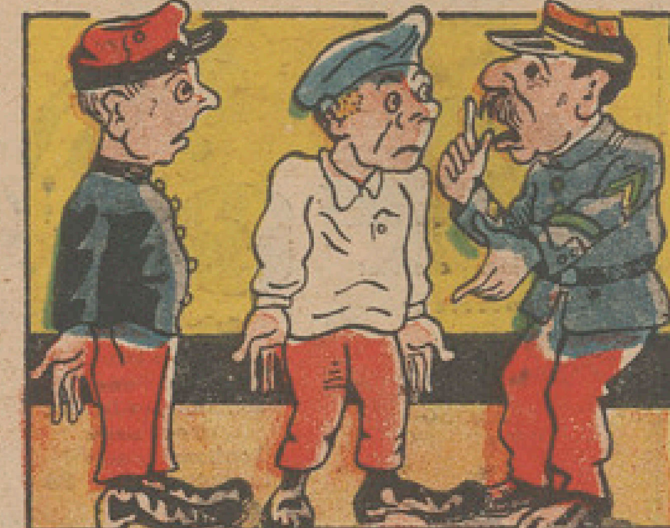
«... pasque cheux nous, tertous ed'not village, on est renommé dans tous les patelins d'alentour pour not'intelligence intelligente, pas vrai ? — Oh ! voui, pour de sûr, alors ! Et même que moi, j'suis pas l'premier v'nu. — Ben sûr, pisque j'suis arrivé avant toi douze heures à la caserne. »



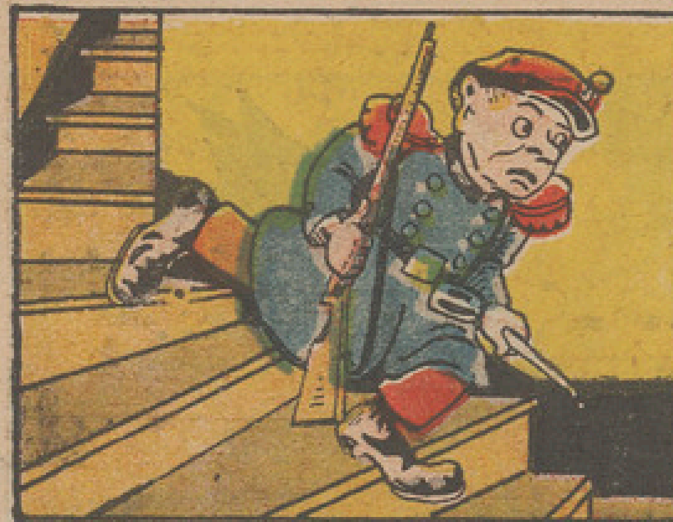
« Alors, comme cheux nous j'étais garçon d'ferme, charpentier, chantre à l'église, maréchal-ferrant, et barbier l'dimanche, j'ai fait eune demande pour êtr' nommé barbier d'la compagnie, vu que c'ti-là qui y était vient d'être délibéré. Alors, que j'serais ben content d'rentrer en fonction.. »



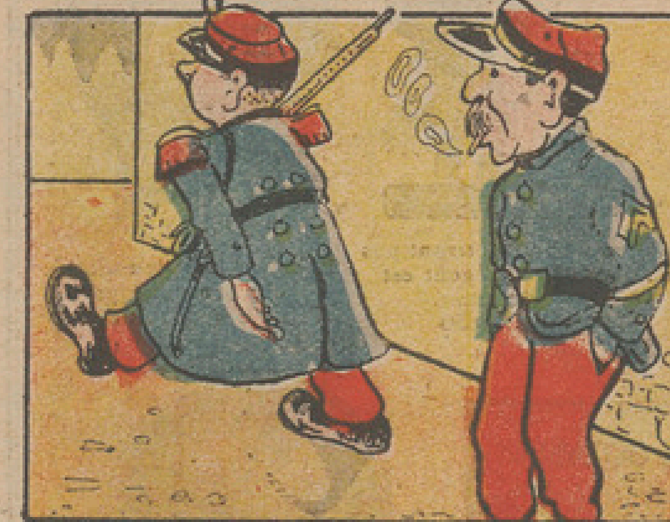
« D'un' autr' part, si c'est de faction que j'ai été commandé, j'en suis fier, car c'est un honneur qui réjaillira sur tous nos concitoiliens. Pense donc quelle confiance qu'il a fallu que j'inspire au gouvernement pour qu'y m'confie un poste aussi conséquent au bout de si peu d'temps. »



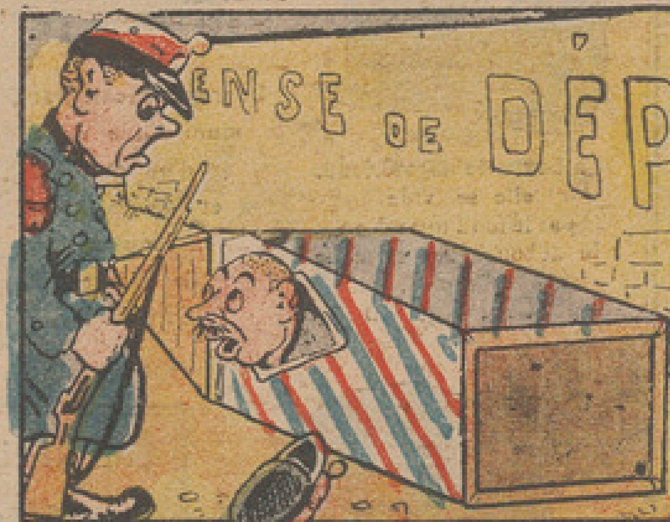
« Eh bien, là, l'homme commandé d'faction, pas encore en tenue ? V's'aurez quat'jours, mon garçon, pour vous apprendre à vous grouiller un peu plus que ça ; patinez-vous, n'est-ce pas, mon lascar, et presto ! j'attends Mossieu au corps de garde. »



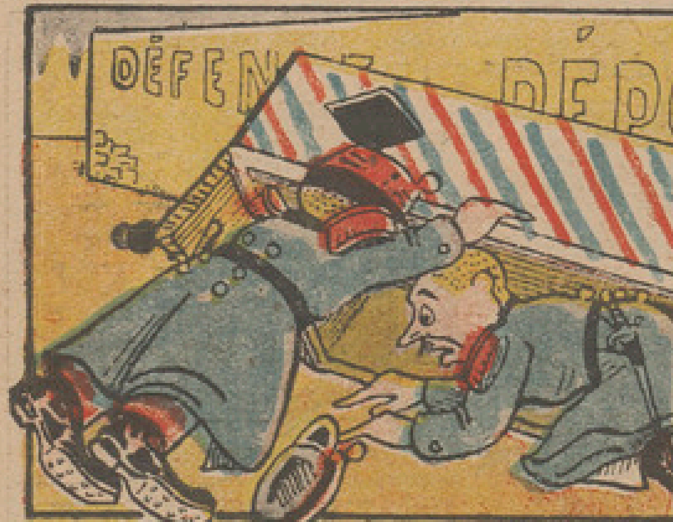
Et le fusilier Flingot, soldat de deuxième classe, heureux de l'honneur grand qui lui est fait, s'équipe en trois mouvements et descend quatre à quatre les escaliers.



« Vous v'là ? Pas trop tôt ! lui dit gracieusement le sergent rempilé Roufion : vous irez relever la sentinelle ! »



Arrivé à l'endroit indiqué, il éprouve un épatement prodigieux. « J'demande pas mieux que d'la relever, la sentinelle, mais prendre sa place, voilà l'chiendent ! »



Flingot, après maints efforts, retourne la lourde guérite dont le prisonnier sort avec un « ouf ! » de satisfaction. Maintenant, mon ieux, que j't'ai relevé, faut que j'prenne ta place. — Mais, sacrée tourte que t'es, tu vois bien qu'c'est par un accident que j'm'aitrouvé enfoui là-dessous. »



« J'te vois v'nir, toi, tu voudrais ben m'faire passer au conseil ? J'connais qu'une chose : la consigne, c'est la consigne ! On m'a dit d'te r'lever, j't'ai r'levé, s'pas ? on m'a dit d'prendre ta place, eh ben, j'prends ta place Colle-moi ta guérite sur le ciboulot, voilà ! »



Rigolant de la naïveté du bleu, l'autre lascar s'empresse de faire ce qui lui était demandé. Deux heures après, le sergent Roufion en personne vint changer la sentinelle, et lui colla encore quatre jours avec ce motif : « A monté la garde en se promenant sous sa guérite renversée sur lui. »

Sceaux. — Imp. Charaire

Le Gérant : CONSTANT LEBLANC.